LE TORÉADOR.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

LE

TORÉADOR

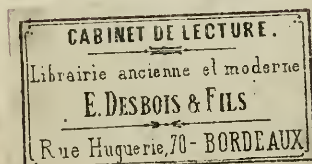
PAR

G. DE LA LANDELLE.

I

PARIS,
PAUL PERMAIN ET Cie, ÉDITEURS
30, RUE MAZARINE.

1851



LA ROYAUTÉ DU CIRQUE.

Bien qu'il n'y ait point d'*e* fermé en espagnol, nous avons cru devoir employer l'accent dans tous les mots tels que *Toréador*, *Diégo*, *Yunqué*, etc., dont la prononciation eût pu sembler douteuse au lecteur français. Cependant nous n'avons pas osé altérer la physionomie des mots au point de substituer l'*ou* à l'*u;* personne n'ignore que dans toutes les langues méridionales la lettre *u* représente le son *ou*, ainsi l'on devra lire: ***Pountal***, ***Younqué***, ***Bartouleiros***, etc...

I

La royauté du Cirque.

Diégo Tudilla le toréador était sans contredit l'homme le plus populaire de Séville et de toute l'Andalousie.

A Grenade, à Cordoue, à Cadix, il n'y avait pas de belles courses sans lui, et sa renommée naissante effaçait déjà celle

du fameux Matéo, de Madrid, qui, pendant plus de trente ans consécutifs, avait eu la gloire d'être le roi des toréadores de la Péninsule.

Une fois, Diégo s'était trouvé au même combat que le vieux maître. La foule attentive jugeait des coups ; deux grandes réputations joûtaient entre elles : l'intérêt était excité à ce point qu'on n'entendait plus un cri, plus un mot, plus un soupir d'amour, plus un frôlement de robe. Les éventails même restaient immobiles.

Les belles Andalouses et leurs galants cavaliers, les bruyans riverains de

Triana, les mariniers du Guadalquivir, les soldats, les femmes et les filles, et les muletiers de la Sierra, et les facétieux gamins de la ville, tous se taisaient.

Un premier taureau fut lancé. Il échut en partage au jeune Sévillais qui le frappa de mort avec une grâce merveilleuse. Des acclamations enthousiastes ébranlèrent le cirque ; elles durèrent longtemps.

Puis vint le tour de Matéo ; le silence se rétablit au moment où le vieux gladiateur entra dans l'arène.

Matéo venait d'atteindre sa soixantième année; cependant, il marchait encore la tête haute, et quand il leva sa large épée à deux tranchants sur le col de l'animal furieux, ce fut avec tant de fermeté que les amis de Diégo eurent un instant de crainte. Mais la main du matador de Madrid n'enfonça point la lame jusqu'au cœur du taureau sans avoir tremblé; c'était l'effet de l'âge.

D'une part donc, souplesse, agilité, laisser-aller charmant; de l'autre, quelque chose de raide, de compassé, de glacial, pas de moëlleux dans le geste. Le coup était bien porté, rien de moins, rien de plus.

On cria bravo cependant; l'on applaudit pour rendre hommage au roi des toréadores — roi désormais déchu. — Matéo sentit que son règne était passé ; il étouffa un soupir et sacrifia trois autres victimes avec une admirable précision ; mais il ne put empêcher son bras de vaciller encore.

Diégo, lui, se fit un jeu d'irriter les trois autres taureaux qui lui furent aussi amenés successivement. Il prolongea la lutte à plaisir ; il ne daignait les frapper qu'à l'instant où ils fondaient sur lui et non sur le drap écarlate, qui d'ordinaire sert à tromper la rage de la bête

longtemps harcelée par les *picadores*. Enfin, quand il eut affaire au dernier taureau, et que le *chulillo* (valet du cirque) vint lui présenter l'étoffe rouge et l'épée, il n'accepta que l'épée. C'était orgueil! c'était folie! mais Diégo ne voulait plus avoir de rival sur les arènes d'Espagne. Pour mieux vaincre le maître, il ménageait le taureau.

Le jeune matador se laissait courir sus, évitait d'un bond l'animal qu'il piquait aux naseaux, et s'exposait avec une témérité sans exemple.

La multitude palpitante criait : « *Muera, muera toro!* » (meure le taureau!)

Diégo ne se rendit à ces ordres suprêmes que le plus tard possible. La bête sauvage tomba morte à ses pieds ; il retira le glaive du défaut de l'épaule et salua l'assemblée.

Alors on eût dit que le cirque s'écroulerait ; les spectateurs trépignaient de joie, les femmes souriaient au hardi vainqueur, les clairons sonnaient la fanfare d'usage, et l'attelage caparaçonné qui vient, après chaque boucherie, traîner hors du cirque les cadavres du taureau et des chevaux éventrés, attendait à l'entrée de l'enceinte.

Tout à coup on fit silence, car le vieux

Matéo s'était avancé vers Diégo Tudilla, il avait ramassé une couronne et la posait sur la tête de son jeune émule.

Une nouvelle salve d'applaudissements retentit ; elle redoubla quand le vieillard offrit son glaive tant de fois rougi à son habile successeur, et s'écria d'une voix émue en le montrant :

— Vive Diégo Tudilla, roi des toréadores ! Matéo a tué son dernier taureau. Gens de Séville, la *corrida* d'aujourd'hui sera sa dernière *corrida* !

Quand le vieil athlète eut fini de parler, on vit une grosse larme rouler sur

sa joue creusée de rides; le peuple envahit l'enceinte, et lui décerna une couronne; après quoi les deux matadores furent portés en triomphe dans la ville.

Le lendemain, Matéo partit pour Madrid; jamais depuis il ne reparut sur une arène.

Diégo Tudilla occupait donc le premier rang parmi ces intrépides acteurs qui chaque soir jouent leur vie en présence de la multitude et pour lesquels se passionnent toutes les classes de la société.

Plus d'une grande dame eût été fière des hommages du brillant toréador.

Qui saurait dire combien de vives et piquantes Sévillaises d'une naissance moins distinguée, lui prodiguaient les bouquets, les tendres œillades, les agaceries et les douces paroles? S'approchait-il des gradins, où s'entrelaçaient comme les fleurs d'une guirlande les plus gracieuses jeunes filles de l'Andalousie, toutes les mantilles tremblaient; il recueillait des soupirs et des reproches, des sourires et des regards qui demandaient merci, car bien des beaux yeux, bleus ou noirs, avaient pleuré sur ses rigueurs.

Mais lui restait insensible à tout : à

peine laissait-il errer un coup-d'œil distrait sur cette galerie de femmes transportées d'admiration. Son âme était tout entière à dona Mariquita, la fille du riche et puissant marquis del Puntal.

Diégo souffrait pour elle ce que tant d'autres souffraient pour lui.

Ce n'est pas que Mariquita ne témoignât aucune bienveillance au toréador dont la mère l'avait nourrie ; au contraire, elle était habituellement à son égard d'une affabilité remarquable ; souvent même elle daignait causer longuement avec lui lorsqu'il se présentait chez le marquis del

Puntal, soit à la demeure de ville, soit à l'habitation de campagne. Jamais femme ne complimenta Diégo en termes plus flatteurs ni plus sincères ; mais Mariquita sentait trop bien quelle immense distance la séparait d'un simple toréador ; elle lui permettait de l'adorer, en réservant son amour de jeune fille pour quelque noble cavalier espagnol.

Or, Diégo savait tout cela et n'en aimait que plus ardemment la fille du riche hidalgo, sombre vieillard qui avait longtemps servi outre-mer dans les diverses colonies espagnoles où habitait encore une partie de sa famille. C'était

un officier estimé par le roi, respecté par ses collègues et honoré dans la province. Il occupait la position de commandant-général des milices d'Andalousie.

Un peu plus d'un an après la *corrida de toros* où Matéo s'était démis de sa royauté en faveur de Diégo Tudilla, — un soir, au moment où le soleil se couchait, le matador sortit le premier du cirque où il avait, comme à son ordinaire, enthousiasmé la population par son adresse et son intrépidité. Il cacha sous un vaste manteau brun son élé-

gant costume andaloux tout étincelant de broderies et de paillettes, et se dirigea d'un pas résolu vers le centre de la ville.

Le Toréador était violemment agité ; — tandis qu'il luttait dans l'arène, il avait remarqué un cavalier inconnu qui, sur l'invitation du marquis del Puntal, avait pris place à côté de dona Mariquita et n'avait cessé de lui adresser la parole. La jeune fille souriait souvent, rougissait quelquefois et dissimulait son trouble sous les plis de sa mantille ou les lames de son éventail. Diégo, dans son impatience jalouse ne prolon-

gea pas la joûte; il sacrifia le dernier taureau d'un coup d'épée furieux, si prompt, si vif, que la foule crut qu'il avait fait ainsi pour l'étonner; elle poussa des cris de joie longtemps répétés par les échos du Guadalquivir sur les bords duquel est située l'arène.

Cependant trois hommes de la campagne, à en juger par leurs hautes guêtres de cuir, la coupe et l'étoffe de leurs vêtements, attendaient le matador à la porte du cirque; ils s'avançaient vers lui, mais Diégo les évita comme s'il eût craint quelque ovation fâcheuse. Il passa si vite que les autres n'eurent pas le

temps de l'accoster, ils se bornèrent à le suivre.

Le Toréador tournait le dos au faubourg de Triana et conséquemment au fleuve qu'il aurait dû traverser pour rentrer chez lui ; il pénétrait dans les rues étroites et tortueuses des quartiers aristocratiques ; les campagnards avaient peine à ne point le perdre de vue.

Enfin, il s'arrêta devant une grille ornementée d'arabesques, au-delà de laquelle s'étendaient des cours marbrées ou *patios*, délicieux salons d'été auxquels le ciel étoilé sert de dôme dès que le soleil a disparu sous l'horizon. Déjà la tente

qui garantit de ses ardeurs pendant le jour avait été repliée sur elle-même ; une température douce régnait dans l'opulente salle où pénétra le matador.

Les trois hommes qui le suivaient n'ignoraient pas que la maison appartenait au marquis del Puntal. L'un d'entre eux alla s'assurer qu'elle n'avait pas d'autre issue ; puis il vint rejoindre ses camarades bien déterminés à attendre que Diégo Tudilla sortît.

SÉVILLE LA MERVEILLE.

II

Séville la merveille.

Sur la rive gauche du Guadalquivir, au loin dans la plaine, s'étend Séville, la merveille des Espagnes, le rubis de l'Andalousie, Séville, cité mauresque et gothique, mahométane, et chrétienne, ville chère aux peintres et aux poètes.

La patrie de l'énergique Velasquez et du mystique Murillo grands maîtres d'une école célèbre, la patrie de Juan de la Cueva le *Ménandre de la Bétique* et du divin Herrera, son Virgile, Séville est une mine féconde pour l'artiste, pour l'historien, pour le philosophe.

Reste pompeux de la gloire orientale, *l'Alcàzar*, rival de l'Alhambra, y étale les richesses infinies de ses longues colonnades, de ses salles de marbre brodé à jour, de ses dentelles de pierre. Les jardins d'orangers, les bains frais et voluptueux, les fontaines et les cours royales du vieux palais des califes, disent quels

furent ces conquérants fondateurs qui cultivaient les arts par la guerre et créaient d'un seul jet, dans leur marche rapide, toute une civilisation empreinte d'un luxe splendide. L'Alcazar est une féerie des Mille-et-une-Nuits; il fait comprendre la poésie de l'Arabe et les éternels regrets des fils du désert.

La haute *Giralda*, minaret massif et quadrangulaire, l'observatoire de ces astronomes qui cherchant l'avenir dans les cieux y trouvaient les lois du monde, — la *Torré del oro*, témoin de la puissance maritime des Maures, vigie encore fameuse, peignent une époque de guerres

chevaleresques et fanatiques, d'invasions barbares, de découvertes savantes, de traditions parfois naïves, parfois sublimes.

Puis, la vieille cathédrale et sa nef grandiose, et ses chapelles toutes scintillantes d'or, étincelantes de pierreries, ses tombes de rois, ses sculptures, ses statues; puis tous les couvents, chacun avec sa couleur particulière, ses détails d'un vif intérêt; enfin les sombres cachots de l'inquisition et la *Lonja* aux nombreuses archives, voilà qui retrace une seconde époque ; voilà l'Espagne de Ferdinand, d'Isabelle et de Charles-Quint,

l'Espagne subjuguant un monde nouveau, dictant des lois à l'ancien et rivant à ses pieds la lourde chaîne qu'elle essaie en vain de briser aujourd'hui.

En présence de ces monuments, se dresse la grande figure de Cristophe Colomb. Il apparaît arrivant à Séville, y méditant son audacieuse entreprise, poursuivant de là les souverains de Castille et Léon au milieu des travaux de la dernière croisade européenne, y jouissant du seul instant de repos qu'il ait eu durant sa pénible carrière, et jetant à l'heure de sa mort un reflet d'immortalité sur sa *Seconde patrie*.

Tous les hommes illustres de l'Espagne, ont voulu prendre leur part de sa Merveille, laisser à Séville une page de leur histoire et y inscrire leur nom par quelque acte solennel.

. . . .

En débarquant sur les quais, une belle rangée d'arbres frappe d'abord les regards, un certain mouvement anime le port, mais entre-t-on dans la ville, les rues sont désertes et silencieuses ; à peine rencontre-t-on çà et là de rares passants enveloppés dans de larges manteaux, encore semblent-ils fuir la lumière.

Vastes édifices, sombres monastères,

palais du moyen-âge, venelles étroites, larges places, tout est grave, tout est triste.

Le soleil darde ses rayons sur les dalles calcinées : la solitude est profonde.

Sans avoir franchi le seuil des églises, sans avoir attendu le crépuscule, si vous continuiez votre voyage à travers l'Espagne, vous pourriez vous demander : — Est-ce une magnifique ruine ? est-ce une ville abandonnée ?

Ce n'est qu'une ville endormie.

Arrêtez-vous plutôt quelques heures, et vous la verrez s'éveiller, la belle non-

chalante, vous la verrez sortir de sa stupeur diurne, et parée de fleurs, parfumée, vivante enfin, prendre une physionomie nouvelle. Figaro rouvre sa boutique. De joyeuses clameurs retentissent, le son des mandolines et les chants d'amour s'épanchent dans les airs tièdes, et les rires s'envolent confusément de tous les *patios* marbrés.

Alors les draperies des balcons laissent apercevoir les jeunes andalouses, yeux mutins, lèvres roses, grands cheveux noirs et bouclés. Alors les *tertulias* et les jeux commencent. Le Duqué, la Christina, et l'Alaméda regorgent de

promeneuses charmantes, le bruit renaît, les marchands sont assaillis d'acheteurs, la foule surgit comme par enchantement et pullule dans les lieux publics. Séville devient cette ville de plaisirs et de sérénades que don Juan adorait. Les antiques monuments s'effacent dans l'ombre ; l'Alcazar n'enferme plus dans son harem les esclaves des rois maures, elles ont pris la mantille moderne ; les voici agaçantes et folles demandant des combats de taureaux, des sorbets et des chansons.

Les *patios* de Séville sont généralement construits d'après le système

orientales dans le style du palais d'Alger ou du Caire ; des colonnes de marbre blanc, le plus souvent travaillées avec un goût exquis, supportent les étages supérieurs et ménagent des galeries latérales dans lesquelles sont placés les meubles et les tableaux. En face de la grille, sous une arcade, se croisent des portières d'étoffe qu'on pourrait fermer si l'on voulait éviter les regards indiscrets ; heureusement, il est fort rare que les belles Sévillaises, filles d'Eve et curieuses, prennent cette précaution. Les tuteurs et les maris jaloux eux-mêmes, souffrent que les rideaux restent drapés; mais aussi de l'extérieur on peut voir ce

qui se passe dans la première cour et quelquefois même dans la seconde.

Les gens à capes de bure qui guettaient Diégo, le guettaient donc fort à leur aise.

Le toréador fut bientôt entouré par le majordome, les valets de pied, les caméristes et les autres serviteurs de la maison ; il donna complaisamment des détails sur *la corrida* qui finissait, et quand il eut satisfait les assistants, il demanda du ton le plus insouciant qu'il put prendre :

— Ah ! quel est donc ce cavalier à

barbe noire qui est venu au cirque avec le seigneur marquis?

— Don Alvaro Barros, répondirent les domestiques d'une commune voix.

— Et encore? ajouta le toréador en s'adressant plus particulièrement au majordome.

— Son nom est à peu près tout ce que nous savons de lui; vous l'avez vu, et vous avez pu remarquer qu'il est beau garçon, grand, bien fait, yeux castillans, air décidé, galant et amoureux...

— Oui, oui, camarade, interrompit Diégo impatienté; mais habite-t-il ici,

et depuis quand? D'où tombe-t-il? qui est-il? ou du moins qu'en pensez-vous? Certainement, vous n'êtes pas restés muets sur son compte.

— Vous êtes curieux, maître Tudilla, reprit le majordome en riant : Eh bien! voici deux mois que don Alvaro est arrivé pour la première fois au Puntal, où nous étions alors. Nous croyons qu'il est des colonies, car il parle quelquefois de ces pays-là. Le marquis l'a reçu comme un fils, et l'appelle son neveu. Enfin, peut-être bien que tout ça donnera lieu à quelque chose, et dans ce cas nous nous frotterons les mains! car enfin doña

Mariquita est d'âge à faire mettre les petits pots dans les grands, n'est-il pas vrai ? J'ai toujours eu fièrement envie de voir arriver ce moment-là. Un nouveau marié doit être généreux, surtout quand il s'agit d'une héritière comme la nôtre. Qu'en dites-vous, maître Diégo?

Le toréador ne put entendre sans pâlir la fin de la phrase du jovial majordome.

— Il y a deux mois, demanda-t-il, que ce cavalier est commensal du marquis?

— Oui, deux bons mois, et quand

nous avons quitté le château pour venir en ville, il nous a suivis. Dona Mariquita tenait beaucoup à se trouver ici pour l'époque des courses; aussi voilà trois jours que nous sommes en ville, mais j'imagine que nous n'y resterons pas longtemps. Figurez-vous, mon cher, que le marquis a pris la campagne et son diable de Puntal en passion... à mon grand déplaisir : car, à parler franc, camarade, je déteste, moi, ces vieilles tours noires de là-bas et la solitude de nos plaines sans fin; on y meurt d'ennui. Parlez-moi de Séville, pays charmant...

Diégo n'écoutait plus. Le majordome,

fort prolixe de sa nature, n'en continuait pas moins l'éloge pompeux de la ville et des faubourgs, sans oublier l'inébranlable *Lonja,* ou en français la Bourse, et la manufacture des cigares royaux et la *Torré del oro,* la promenade du *Duqué*, les alamédas ombreuses, et par-dessus tout, les névérias, où pour un réal on peut se régaler d'un sorbet parfumé, à moins qu'on ne préfère une demi-pinte de vin de Pajarété.

A travers ses digressions verbeuses, le majordome supputait par avance les honnêtes bénéfices qu'il retirerait de la noce ; enfin, sous forme de conclusion,

il venait de répéter pour la millième fois le proverbe des Andalous à la louange de *Séville la Merveille,* lorsque le carrosse du marquis del Puntal s'arrêta devant la grille.

Les domestiques s'échappèrent par tous les corridors, à l'exception de ceux qui devaient ouvrir et conduire ensuite les chevaux à l'écurie nécessairement indépendante de la maison principale. On conçoit, en effet, qu'une voiture ne saurait entrer dans les cours dallées de marbre que nous venons de décrire.

Diégo Tudilla était resté dans le patio.

Le marquis del Puntal descendit le premier du carrosse d'un pas encore ferme malgré son grand âge, et se dressa aussitôt militairement, pour voir don Alvaro Barros offrir la main à dona Mariquita. L'élégant cavalier s'acquitta de ce devoir avec une grâce parfaite et n'abandonna point la main de l'héritière sans l'avoir portée à ses lèvres. Un sourire paternel dérida pour un instant la physionomie du vieil hidalgo. Don Alvaro présenta le bras à la jeune fille qui ne laissait pas que d'être un peu

troublée par les étranges regards du toréador.

— Çà, mon ami, s'écria don Alvaro d'un ton fort léger en s'adressant à ce dernier, que faites-vous ici, je vous prie?

Le matador trouva difficile à supporter l'accent impertinent de ce peu de mots, mais il se contint, salua profondément le commandant-général qui lui rendit un petit signe de tête, et se tournant vers dona Mariquita :

— Si Votre Grâce, dit-il, m'adressait la même question, je répondrais que

je viens lui adresser mes humbles hommages.

— Diégo, repartit gracieusement la jeune fille, je suis aise de te voir ici après t'avoir admiré sur l'arène ; ton dernier exploit a été superbe. Seigneur Barros, continua-t-elle, je ne vous ai pas dit que sa mère a été ma nourrice et que, pendant ma première enfance, il était mon gardien et mon protecteur.

— Si votre cœur m'y autorise, répliqua don Alvaro sans se soucier d'être entendu, vous n'aurez plus d'autre gardien que moi, d'autre protecteur que ma bonne épée.

Le toréador blessé au vif repartit d'une voix tremblante de colère :

— Dona Mariquita peut savoir que l'épée de Diégo Tudilla vaut celle d'un gentilhomme !

— Comme un coutelas de boucher vaut une lame de Tolède, interrompit en détournant dédaigneusement la tête don Alvaro Barros qui avait déjà dépassé la place où se tenait le Toréador.

Diégo Tudilla pâlit, porta la main à la garde de son épée et fit le mouve-

ment de se précipiter sur le jeune hidalgo.

Mais dona Mariquita le retint du regard.

Maîtrisé par l'héritière, le fier matador ne bougea plus ; il baissa la tête pour cacher une larme de rage et de honte.

LE CHAÏRO.

III

Le Chaïro.

Les paroles insolentes adressées par don Alvaro Barros à Diégo Tudilla le toréador affectèrent tristement dona Mariquita del Puntal. Peinée d'entendre répondre ainsi à celui qu'elle nommait parfois son frère, elle avait abandonné le bras de son fiancé, en lui désignant du

geste une chaise longue artistement tressée en joncs de Manille. Se rapprochant alors du matador :

— Je sais, mon bon Diégo, dit-elle, je sais ce que valent ton épée et ton courage. Ne fais pas attention à ces propos d'un étranger qui te connaît à peine. Va, s'il m'aime, ainsi qu'il l'assure, il apprendra de moi à t'estimer comme tu le mérites.

— Elles sont loin, bien loin les années où je vous accompagnais aux champs, noble demoiselle. En ce temps là, mon Dieu ! j'étais *déjà votre bon Diégo*, vous me donnâtes en riant cet anneau de fer

aux armes des Puntalès, vieux gage d'une amitié candide et pure, précieuse relique dont je ne me séparerai qu'en mourant; j'étais heureux! mais vous n'étiez encore pour moi que la douce Mariquita, une faible enfant que j'aimais.

— Quoi! tu ne m'aimes donc plus? dit naïvement la jeune fille.

— Plus que la vie, plus que la gloire, plus que l'honneur! répliqua Diégo d'une voix sourde qui la fit tressaillir.

En même temps le matador lança un

regard de haine jalouse au cavalier qui n'y prit pas même garde.

Don Alvaro Barros avait mis la main sur une mandoline et l'accordait en fredonnant LE CHAÏRO, piquante chanson castillane pleine d'une joyeuse ironie :

La muger es pajarito.
Muy dificil de guardar ;
Es mejor abrir la puerta
Quando quiere hechar à volar.

La femme est un oiselet
Bien difficile à garder ;
Mieux vaut ouvrir la porte
Quand il veut se mettre à voler.

Le refrain semblait presque être une insulte et une allusion au dépit du Toréador, car il disait :

Tengo, chaïro mio,
Lastima de ti, etc...

Ce qui pourrait se paraphraser ainsi :

Pauvre garçon, tu me fais de la peine,
Mon bon ami, je te prends en pitié.

Le vieux marquis reparut. Il s'était dépouillé de son costume de cérémonie et redescendait en surtout plus commode pour prendre le frais dans son patio. Une cigarette qu'il aspirait lentement laissait échapper une petite colonne de fumée moins blanche que ses longues moustaches retroussées suivant la mode du temps.

Le toréador qui balbutiait de colère,

tout en essayant de répondre aux diverses questions de Mariquita, s'inclina respectueusement à l'aspect du grave hidalgo qui accostait don Alvaro Barros.

— Vous accordiez la guitare, vous chantiez, dit le marquis, continuez, je vous prie.

— En attendant que ma cousine ait congédié son visiteur à paillettes, je répétais le *Chaïro* de Lima, dont nous avons causé ce matin.

— Chanson de bon augure pour une fiancée, reprit le vieillard d'un ton affectueux; qui se rit des jaloux ne s'enrôlera jamais sous leur bannière.

— Lorsqu'on aime, lorsqu'on se sait aimé, répondit Alvaro, la jalousie est une sottise, mais si l'on aime sans espoir, c'est une folie.

— Très bien! beau cavalier, répliqua le marquis del Puntal en serrant la main de son neveu, vous parlez en docteur!...

— Je parle d'après moi, je le jure.

— C'est que tous les espoirs vous sont permis...

— J'en conviens! s'écria don Alvaro Barros, elle m'a dit qu'elle m'aimait... je suis au comble du bonheur.

Le marquis del Puntal souriait avec bonhomie aux propos enthousiastes du fiancé ; sa physionomie grave et sévère se déridait de plus en plus, il humait son papelito en prêtant une oreille complaisante à des tirades passionnées.

Jamais le matador n'avait vu le vieux général aussi affable, ni aussi familier envers personne, pas même envers sa fille : — Oh oui ! le majordome n'avait dit que trop vrai !.., Elle allait être unie à ce dédaigneux hidalgo, à cet homme qui avait traité de couteau de boucher l'épée du roi des Toréadores !

Mariquita s'informait avec une grâce

charmante de Zaléa-la-Rousse, la fille adoptive de Diégo, elle lui parlait de la saison des courses, elle voulait lui faire oublier l'accueil insultant de don Alvaro Barros; — le toréador, troublé, contemplait avec bonheur la noble héritière des Puntalès, mais s'il se retournait, il entrevoyait l'élégant fiancé, tenant d'une main sa mandoline, de l'autre gesticulant avec feu. Diégo Tudilla pâlissait de rage.

Les trois hommes qui le guettaient, s'étaient accroupis de l'autre côté de la rue.

— Par la grâce du diable! dit l'un

d'eux, notre besogne est en bon chemin.

— Oh! capitaine, ne jurez pas comme ça, je vous en prie, s'écria le second, vous nous porteriez malheur.

— Tais-toi, imbécille!... tu n'es pas ici pour parler!...

— Le fait est, capitaine, répondit alors le troisième personnage, que ce jeune seigneur l'a cruellement insulté!...

— Rien ne pouvait être plus heureux pour nous, continua le prétendu capitaine en se penchant à l'oreille de son compagnon.

. . . .

— Je suis le plus fortuné des hommes, continuait don Alvaro, mon âme est inondée de joie, je ne me lasse pas de le dire!... votre Mariquita est mille fois plus belle et meilleure que mes rêves d'outre-mer ne me la représentaient... car, je me défiais un peu, je l'avoue, des éloges d'un père...

— On aurait le droit de répondre qu'il faut se défier encore plus des louanges d'un amoureux, interrompit le marquis del Puntal qui avait pris place à côté d'Alvaro; mais je m'en garderai, mon ami... Mariquita est au-dessus de vos

éloges, comme au-dessus des miens... Elle est tendre, douce, pieuse, charible ; tous mes gens bénissent son nom, tout le monde l'aime..... Quelqu'épris que vous soyez d'elle, mon brave officier, vous n'en direz jamais assez de bien.

— Voilà de la franchise paternelle, j'espère, répondit don Alvaro enchanté ; — mon amour-propre d'orateur n'en sera pas blessé, les mots me manquent, je l'avoue, pour dire ses perfections, et je crois qu'un ange à ma place, se trouverait encore à court...

Ces propos se prolongèrent jusqu'à

ce que le marquis renouvelât à son neveu l'invitation de reprendre le *Chaïro.*

Alvaro pinça les cordes de la guitare et continua ainsi :

Petit oiseau ton bec rose,
Tes yeux pétillants et doux,
De la porte la mieux close,
Savent ouvrir les verroux.

. . . .

Ah ! comme il me semble habile
Ce cher geôlier soupçonneux !
Comme sa garde est utile !
Comme ses efforts sont heureux !

. . . .

L'oiselet qui rompt sa chaîne,
En s'envolant a crié :
Pauvre garçon, tu me fais de la peine !
Mon bon ami, je te prends en pitié !
En pitié !
En pitié !

. . . .

Don Alvaro chantait avec une gaîté

railleuse ; le marquis del Puntal prenait plaisir à l'entendre, mais le toréador, dont le cavalier n'avait aucun souci, s'appliquait avec rage l'ironique pitié du refrain, il ne répondait plus à Mariquita que par un effort d'amour.

— Allons! de mieux en mieux, tonnerre d'enfer! dit celui des inconnus qui portait le titre de capitaine, maître Diégo Tudilla est exaspéré, notre besogne sera facile, ou que Satan me brûle!

— Par la mule du diable! dit le second des faux campagnards, j'aime autant cela, car à franchement parler,

capitaine, un coup de main dans les murs de Séville, sur la personne d'un pareil gaillard, ne me plaisait que tout juste. Corps du démon!... Moustaches du roi Lucifer!

— Si vous pouviez jurer un peu moins!... mes maîtres!... murmura le troisième compagnon.

— Tais-toi, imbécille!..... répéta le lieutenant avec colère... tu n'es pas ici pour parler. Malédiction et damnation! si tu ouvres encore la bouche sans nécessité, je te loge mon couteau entre les côtes.

Cet avertissement réduisit au plus parfait mutisme le malencontreux défenseur du deuxième commandement de Dieu.

La chanson durait encore. Don Alvaro Barros avait rimé deux couplets à la louange de Mariquita, il les fredonna tout bas au marquis del Puntal qui les applaudit paternellement :

— Mais elle ne vient pas, dit l'impatient fiancé, que lui veut donc ce fâcheux baladin?...

— Baladin! prenez-y garde, dit le marquis avec bonté, ne traitez pas ainsi,

je vous le conseille, Diégo Tudilla, le roi des Toréadores. Mariquita le défendrait chaudement.

— C'est le fils de sa nourrice, je sais cela, répondit Alvaro, mais enfin, il est bien bavard!

— Seriez-vous donc jaloux des courts instants que sa sœur de lait lui accorde après quatre ou cinq mois d'absence.

— Jaloux!... jaloux! dit Alvaro Barros en riant, ce mot m'est défendu. Non! j'ai hâte de lui dire que je ne le serai jamais en lui chantant mes couplets contre la jalousie.

Le marquis del Puntal appela sa fille. Mariquita se retourna gracieusement, fit signe qu'elle allait revenir et s'adressant au toréador.

— Adieu donc, ami Diégo, dit-elle, tu me trouveras dans la matinée. Je suis ordinairement seule en rentrant du bain ; nous causerons comme autrefois. Ne manque pas surtout de m'amener ma chère petite Zaléa ; je veux la voir !

— Ah ! vous êtes toujours la même ! toujours un ange de bonté, murmura le toréador en se retirant, et c'est pourquoi je vous aime de tout cœur.

— Comme un bon frère, dit la jeune fille.

— Mille fois plus! répliqua le matador qui n'avait jamais osé s'exprimer en termes si clairs.

Dona Mariquita del Puntal hocha la tête, ensuite elle la baissa pour réfléchir un instant à l'abrupte déclaration du toréador, puis en franche Andalouse elle ne tarda pas à sourire.

— Il m'aime, se dit-elle ; le fier Diégo, dont toutes les belles de Séville raffolent, aime sa petite sœur Mariquita.

Alors prenant son vol, elle fit flotter

les boucles soyeuses de ses beaux cheveux noirs, et courut s'asseoir entre son père et son fiancé.

— Enfin, enfin, dit Alvaro en portant à ses lèvres la main petite et blanche qu'elle lui abandonnait, vous nous êtes rendue!... une minute est un siècle pour moi quand je ne puis vous la consacrer!...

— Plaignez-vous, ingrat! dit Mariquita tout heureuse, j'ai presque envie de vous plaindre aussi!...

— C'est que *la tertulia* m'appartient, savez-vous? reprit Alvaro penché vers

la jeune fille qui lui souriait. Déjà les matinées sont autant d'éternités d'exil; le soir, je me meurs de dépit quand ma toute belle n'est plus près de moi!

— C'est vrai! j'étais si loin! ajouta la rieuse enfant d'un ton léger. Infortuné jeune homme! son agonie était affreuse; il chantait en s'accompagnant sur la mandoline.

— Je chantais *le Chaïro* que je vous ai promis au Cirque, *le Chaïro* de Lima qui n'est pas tout-à-fait celui d'Espagne. Je le repassais à demi-voix en vous invoquant comme une sainte chérie...

vous êtes mon bonheur, ma vie, mon âme, Mariquita!...

Les beaux yeux de la charmante Andalouse eurent une caresse pour don Alvaro Barros, puis sa lèvre mutine se releva sérieuse, elle se rapprocha de son père dont le cœur se dilatait au contact de cet amour frais et joyeux qu'aucun nuage de tristesse n'avait assombri :

— Allons! brillant troubadour! dit-elle du ton d'une reine qui accorde une grâce, on daigne vous écouter!

Le marquis del Puntal ralluma une cigarette, et Mariquita prêta l'oreille aux premiers couplets du *Chaïro*.

Le cavalier maintenant ne retenait plus sa voix, il chantait pour Mariquita sa colombe, pour Mariquita qui l'encourageait à se livrer avec entrain. La joie d'Alvaro répandait une exquise mélodie sur les notes vives et veloutées de l'air espagnol; l'amour lui inspirait des modulations originales qui arrêtèrent plus d'un couple de tendres promeneurs.

Séville est charitable pour les amants; lorsqu'ils passent, tous les patios entr'ouverts leur font l'aumône d'un refrain d'amour.

Mariquita riait, ses grands yeux pétil-

laient de plaisir, à ses joues un incarnat plus vif tranchait sur la blancheur transparente de son teint, ses petites dents tranchaient comme un nuage argenté sur les franges roses de ses lèvres. Mais après la dernière ritournelle, quand au lieu de s'arrêter, don Alvaro sur un mouvement un peu moins preste, commença les couplets faits pour elle, la jeune fille retint son halaine ; sa pose recueillie eut une grâce de plus.

Don Alvaro Barros était, en vérité, un mortel bien favorisé des cieux !

Don Alvaro Barros méritait cette faveur ; il était brave, généreux, enthou-

Les chérubins y perdront tous leur peine!
Ton noble cœur m'a promis son amour!
Son amour!
Son amour!

. . . .

— Oh! oui, Alvaro, murmura Mariquita d'une voix émue, tout mon amour est à vous!... Si je ne suis pas cet ange qui éclipse le soleil, au moins je ne serai jamais l'oiseau volage du *Chaïro*.

Disant ces dernières paroles, elle retrouva un gai sourire; elle allait, à son tour, chanter gaîment d'une voix limpide quelque jolie *cancion* andalouse.

Depuis longtemps le toréador était parti. Les vers de don Alvaro, les doux aveux de Mariquita, l'amour des deux

fiancés auraient assurément mis le comble à sa fureur jalouse; mais son irritation n'eût certes pas diminué, s'il eût entendu avec quel dédain le jeune cavalier se mit ensuite à parler de son art.

Don Alvaro Barros ne pensait pas à cet égard comme le roi Ferdinand VII qui, bien postérieurement à notre récit actuel, institua précisément à Séville une école de *toromachie*, composée d'un maître et d'un adjudant richement rétribués pour instruire dix élèves toréadores entretenus aux frais de l'État. Si un pareil établissement eût été déjà fondé, Diégo en aurait assurément été le premier pro-

fesseur; mais don Alvaro eût dédaigné d'en suivre les cours et se serait plus volontiers conformé à cet autre édit royal qui interdisait aux gentilshommes de descendre dans le cirque comme de vils histrions. Car telle fut la passion de la noblesse espagnole pour les combats de taureaux, que le roi lui-même se crut obligé d'intervenir.

— Je ris lorsque j'entends faire tant de cas des toréadores, disait Alvaro. A Buenos-Ayres, c'est jeux d'enfants que leurs prouesses. Pour ma part, je puis le dire sans m'en faire un mérite, j'ai eu d'autres antagonistes que des taureaux fu-

rieux. J'ai tué des tigres et des lions. A la Côte-Ferme, je me suis battu corps à corps avec un caïman auquel j'ai planté mon épée dans la gueule. Et enfin, j'ai fait la guerre à des hommes, c'est-à-dire à la plus féroce des créatures quand elle est irritée.

— Oui, Alvaro, tu dis bien : le plus féroce des monstres, ajouta le marquis del Puntal.

— Et c'est pourquoi l'on a tort de se jouer de son courroux, répliqua la jeune fille presque en même temps.

Mais don Alvaro Barros avait entière-

ment oublié ses méprisantes réparties adressées au toréador ; il ne saisit pas l'allusion ; Mariquita ne la releva point.

Ramenée par une transition naturelle vers un sujet qui l'intéressait au plus haut degré, la jeune fille interrogeait don Alvaro sur ses campagnes et ses aventures dans le Nouveau-Monde ; car, en vérité, la biographie du jeune cavalier était une série non interrompue d'épisodes romanesques. Mariquita raffolait de ses récits.

Dès son enfance, Alvaro était parti pour Buenos-Ayres avec son père, nommé gouverneur du Paraguay ; il était bien

jeune encore, quand il fit ses premières armes contre les Indiens insoumis de la contrée. La campagne fut brillante ; Alvaro, simple volontaire, se distingua par son intrépidité à toute épreuve et mérita d'être nommé alferez dans les troupes de Sa Majesté catholique.

Ensuite, il partagea nécessairement la destinée du corps dont il faisait partie, et eut bientôt affaire à des adversaires autrement redoutables que les indigènes du Paraguay. Il se trouva mêlé à la lutte formidable des *Mamalucos* de Saint-Paul contre les réductions ou missions des jésuites de l'Entre-Rios.

Les *Mamalucos*, métis nés du commerce des Européens avec les femmes indiennes du Brésil, formaient une population belliqueuse et puissante, organisée comme les boucaniers des Antilles, ennemis des Espagnols, ennemis surtout des jésuites, que le vice-roi du Pérou et le gouverneur de Buenos-Ayres avaient reçu l'ordre de protéger.

Alvaro, devenu capitaine, fut envoyé à Lima pour y demander des secours, traversa presque seul toute l'Amérique méridionale, et revint amenant du renfort qui rejoignit un petit corps d'armée envoyé à la défense de Cordova de Tucu-

man. Pendant plusieurs mois, la fortune fut favorable aux Espagnols ; mais à la fin, les Mamalucos gagnèrent une bataille rangée aux environs de Villa-Rica. Don Alvaro Barros, accablé par le nombre, fut pris les armes à la main. On lui mit des fers. Il devait être vendu comme un esclave à Rio-de-Janeiro.

Une foule de soldats espagnols et de notables habitants de Xerès et de Buenos-Ayres, quelques Liméniens et une multitude d'indiens Guaranis étaient ainsi emmenés par les vainqueurs, traités avec une barbarie sans égale et destinés aux travaux des mines. Alvaro par-

vint à s'évader pendant une halte de nuit sur la lisière des forêts vierges du Rio-Grande.

Il s'enfonça dans les bois.

Aux tortures de la captivité succédèrent alors, pour lui, les tortures non moins cruelles de la solitude au milieu de régions inconnues et désertes, où son existence était sans cesse menacée par les bêtes farouches. Une peuplade de Tupis le rencontra, il fut de nouveau prisonnier, mais il eut moins à se plaindre des indigènes que des métis Paulistes qui, cependant, se vantaient d'être chrétiens.

Le courage d'Alvaro ne se démentit pas dans la servitude, son énergie lui gagna l'estime d'un des chefs de la tribu; une bande de Mamalucos ayant attaqué la peuplade, l'esclave blanc demanda la permission de combattre, combattit vaillamment, mérita le titre de guerrier et fut affranchi par ses maîtres.

Vers cette époque, les Tupis s'étant établis aux bords d'un fleuve, Alvaro estima que ce devait être le Parana ou l'Uruguay, s'embarqua dans une pirogue et s'abandonna au courant. Il ne se trompait pas; mais ce ne fut point sans des périls et des fatigues infinies qu'il atteignit ainsi le territoire des Missions.

L'année suivante, le jeune capitaine était envoyé dans la Castille d'Or où de nouveaux dangers l'attendaient. Les flibustiers désolaient la Côte-Ferme ; il se trouva aux prises avec ces intrépides corsaires, déjoua plusieurs de leurs projets et protégea toujours avec succès les points du littoral confiés à sa garde.

A l'âge de vingt-cinq ans, don Alvaro Barros comptait déjà dix années d'aventures héroïques, de luttes, d'exploits, de courses et de combats sur terre et sur mer. Il arrivait en dernier lieu de la Havane, et rentrait en Espagne, où le mar-

quis del Puntal, son oncle, l'avait invité à venir goûter quelque repos.

Le vieux commandant-général avait vu naître Alvaro ; c'était le fils d'un proche parent, d'un ami, d'un frère d'armes. C'était un excellent officier dont la réputation de bravoure avait traversé l'Océan. C'était un époux digne de faire le bonheur de Mariquita.

Don Alvaro et Mariquita se plurent à première vue ; ils s'aimèrent bientôt ardemment, et sans quelques formalités qui retardaient leur union, déjà l'héritière des Pontalès eût porté le nom de son valeureux fiancé.

En attendant, elle apprenait à le connaître ; après les doux propos d'amour, après les joyeuses chansons, les romances galantes ou les tendres duos, venaient les questions curieuses.

Alvaro, cette fois, ouvrit encore complaisamment l'écrin de ses merveilleuses histoires, et Mariquita fut subjuguée par les charmes de sa diction vive, animée, pittoresque, pleine de vie et de vérité. Le marquis del Puntal prêtait de même une attention profonde; les heures coulaient rapidement; aussi la tertulia ne finit-elle que bien avant dans la nuit.

Cependant Diégo le toréador ayant pris le chemin de sa demeure, les trois individus qui l'avaient guetté jusque-là continuèrent de le suivre. Ils passèrent la rivière dans le même bateau, ils débarquèrent ensemble à Triana, mais ils ne se dirent pas une parole. Les inconnus virent le matador entrer chez lui. Neuf heures du soir sonnaient à la Giralda, toutes les autres tours et les couvents répondirent sur les deux rives.

— Il est chez lui maintenant, dit l'un des hommes mystérieux, nous le tenons.

— Le moment est favorable, seigneur capitaine, répondit le second, Diégo est

irrité de l'accueil qui lui a été fait; vive l'Espagne!... de par tous les diables..... mais ne perdons pas trop de temps!

— C'est déjà dit, camarade!... tout va bien!... Et maintenant poltron de Juan, poursuivit celui qui paraissait être le chef de la bande, va nous chercher les quatre chevaux, tu les garderas ici!

— Poltron! poltron! murmura l'écuyer en allant exécuter cet ordre; je me battrais contre une armée, et je l'ai montré... mais je n'aime pas qu'on se damne soi et les autres à tort comme à travers par des jurons à faire crouler le ciel.

Le capitaine et son camarade s'entre-

tinrent encore tout bas pendant quelque temps avant de frapper à la porte.

Sur les entrefaites, une petite scène d'intérieur avait eu lieu entre Diégo Tudilla, le roi des Toréadores, et Zaléa la Rousse, qui était à la fois sa servante, son esclave et sa fille adoptive.

ZALEA LA ROUSSE.

IV

Zaléa la Rousse.

Zaléa la Rousse était, en vérité, une belle fille de dix-sept à dix-huit ans; corps souple et flexible, port gracieux, taille svelte et bien prise, pied d'Andalouse, regard timide mais chatoyant comme une rosette de jais taillé à facettes. Son teint d'un jaune très foncé,

nuancé d'un rouge vif n'avait aucun rapport avec celui d'une Espagnole. Du sang égyptien ou plus correctement du sang hindou coulait dans ses veines. Elle avait la chevelure ardente de Cléopâtre ou de Lia, fond noir, reflets rougeâtres affectionnés par les maîtres d'une école célèbre. Son profil irréprochable appartenait au type grec, son front était haut et pur, ses lèvres de rubis tranchaient admirablement sur ses dents d'un blanc azuré.

Tous les ascendants de Zaléa, francs *gitanos,* voleurs par principes et assassins à l'occasion; son père, sa mère, son grand-père et sa vieille bisaïeule Fran-

chipargo, nombre de ses oncles et tous ses frères et sœurs, avaient été exécutés de compagnie, dix ans auparavant, sur la grande place de Séville, au jour tombant : —

A l'heure des soupirs et des tendres paroles,
Et des baisers d'amour qui s'épanchent aux cœurs,
Alors qu'au vent du soir flottent les banderolles
De soie et les parfums des orangers en fleurs.

Au sortir de la prison, Zaléa suivit ses infortunés parents, elle leur vit rendre l'âme dans d'affreuses tortures, — ce qui ne laissa pas que de plaire infiniment à la populace édifiée par les grimaces des patients.

Or, attendu son jeune âge, la petite bohémienne eut la vie sauve; on ne jugea pas à propos de mettre à mort le dernier rejeton de l'illustre race de Franchipargo.

Les Gitanos Tzengaris, on le sait, tirent leur origine des pieds du dieu Brahma le créateur, et ne sont autre chose qu'une subdivision infime de la caste des parias. Mais, à ce qu'il paraît, le dieu Brahma ne tient guère aux arrière-neveux de ses orteils, et la pauvre enfant serait morte de faim et de douleur sur la place même du supplice, si Diégo Tudilla n'avait passé près d'elle en

revenant d'entendre l'office du soir.

En bon Espagnol, il admira d'abord la perspective qu'offraient aux badauds une trentaine de *gitanos* et *gitanas* encore liés aux tourniquets strangulateurs ; puis en bon chrétien, il s'émut aux larmes d'une chétive créature qui pleurait à ses pieds et n'avait pour tout vêtement qu'une laineuse peau de mouton ou *zaléa*, ce qu'il est bon d'apprendre à ceux de nos lecteurs qui ne possèdent pas les trésors de la langue castillane.

Telle est donc l'étymologie du nom de la petite *Gitana* que le toréador recueillit un peu par pitié, mais bien plus en sou-

venir de sa mère qu'il avait perdue la semaine précédente et pour laquelle il priait tout-à-l'heure. L'idée de faire une bonne œuvre s'était associée dans son esprit avec son culte filial, il emporta l'orpheline chez lui et résolut d'en prendre soin.

Quand il raconta cette action charitable à dona Mariquita, la jeune demoiselle en parut vivement touchée, elle voulut s'occuper du trousseau de la petite bohémienne; bien des robes de la fille du marquis passèrent à l'enfant de Franchipargo, à la pauvre Zaléa qui vénérait sa protectrice, mais aimait de

toute son âme son sauveur Diégo Tudilla.

Depuis cette époque le matador était devenu l'homme populaire de la province ; — l'héritière de la maison del Puntal s'était développée en beautés radieuses; Séville comptait une perle de plus dans sa couronne, et cette perle éclipsait toutes les autres ; — les madones de Murillo donnent une faible idée des traits divins de dona Mariquita. Quant à Zaléa, on a vu comment elle alliait à une exquise pureté de lignes des couleurs étranges qui ne l'empêchaient

point d'être citée parmi les plus charmantes riveraines de Triana.

Dans l'Hindoustan, à Visapour ou à Mysore, Zaléa la Rousse eût été le coryphée des ballets de bayadères, quelque nabab l'eût choisie pour favorite, elle eût trôné dans un harem et ne serait sortie que sur un éléphant blanc; à Séville, c'était l'esclave soumise et reconnaissante de Diégo le toréador, mais c'était en outre son ange tutélaire.

Une fois elle avait détourné de lui le fer d'un bravo payé par quelque toréador envieux ou par quelque aveugle

mari, on ne sait, car l'assassin périt à l'instant même étouffé par le matador.

Une autre fois, la jeune bohémienne avait fait plus encore pour son maître en sauvant Mariquita qu'un farouche taureau poursuivait ; c'était à la campagne, dans les environs du château del Puntal ; la fille du marquis devait ainsi la vie à la gitanita, digne enfant adoptive du fameux Diégo.

L'histoire de Zaléa était remplie de semblables épisodes ; le matador lui-même en ignorait plusieurs.

— Jésus-Maria ! s'écria-t-elle en voyant

son maître bien-aimé rentrer dans un état d'exaspération difficile à rendre.

Diégo Tudilla reniait Dieu et tous les saints; les jurons les plus gutturaux et les plus diaboliques se pressaient dans sa gorge; il parcourait à grands pas le petit *patio* de sa maisonnette et avait jeté son manteau sur un banc d'osier où d'ordinaire il aimait à s'étendre en rentrant.

— Malheur! malheur sur eux et sur moi! disait-il; non! non! il ne sera pas permis de m'insulter ainsi sans que je me venge!

— Jésus-Maria! répéta la belle gitana

d'un ton plus harmonieux; maître, vous oubliez de changer de vêtements.

Zaléa, presque agenouillée, présentait au toréador sa large veste de laine et ses babouches à la mauresque, ouvrage finement travaillé par elle-même.

— Tu as raison, mon enfant! dit le matador qui s'arrêta tout à coup, — il faut dépouiller ce costume de baladin!... Misères!... Ce n'est donc qu'un coutelas de boucher! — poursuivit-il en retirant son épée, — une arme ignoble, qui n'a pas été rougie de sang chrétien... Eh bien! je le jure, elle le sera!... Démonio! je ne suis qu'un misérable amuse-

ment, qu'un ignoble histrion ! Ah ! ah !... sur la terre d'Andalousie, on ose ainsi traiter le roi des toréadores, un homme porté en triomphe avec le vieux Matéo de Madrid! Sommes-nous donc en France ou en Angleterre ? Eh mais ! un bravache en éperons serait-il plus redoutable qu'un taureau de la Sierra ? Je le saurai !

Ces paroles étaient dites par saccades, pendant que le toréador retirait sa veste à paillettes et sa large ceinture de soie bleue à franges d'or qu'il jeta brusquement à côté de son manteau. Alors il fit silence comme pour prendre haleine.

— Maître, murmura Zaléa d'une voix

craintive, le peuple vous aurait-il outragé?

— Ils m'ont applaudi!

— Auraient-ils crié : *Bravo, toro!*

— Jamais devant moi!

— Les dames seraient-elles restées indifférentes aux exploits de mon doux seigneur, et?...

— Que m'importent les femmes! interrompit le toréador avec une nouvelle furie. Vois-tu, Zaléa, elle aime un cavalier d'outremer, elle a souffert qu'il m'insultât en sa présence! Ah! si nous

avions été hors de la demeure du marquis, le misérable eût payé de sa vie un tel affront.

— Et comment se nomme-t-il celui qu'elle aime ? demanda plus timidement encore la gitanita.

Le toréador fit un bond :

— Qui t'a dit qu'elle aimât quelqu'un ? parle ! réponds ! comment le sais-tu ?

— C'est vous-même qui le disiez, seigneur, je croyais...

— Ne crois rien ! Silence ! Laisse-moi !...

Une larme se suspendit comme une

goutte de rosée aux longs cils noirs de Zaléa qui se rendit lentement dans l'angle opposé du patio.

— Pauvre maître! murmura-t-elle.

La triste jeune fille s'accroupit sur une natte, et de là, comme le toréador était absorbé dans des pensées de vengeance, elle leva sur lui ses beaux yeux noirs encore humides et le contempla douloureusement.

Tout cela n'avait duré que quelques minutes; les étrangers frappèrent. Sur un geste de Diégo, la gitanita courut ouvrir.

Après avoir salué, celui des deux inconnus qui avait ordonné à Juan d'aller préparer les chevaux, Zorrastron — car tel était son nom, — dit en entrant :

— Maître, voici déjà plusieurs heures que nous te cherchons.

— Dans quel but ?... Mais d'abord qui êtes-vous ? demanda le toréador.

— Pour te l'apprendre, il importe que nous soyons seuls.

Diégo fit un signe ; Zaléa sortit. Toutefois, comme le langage du visiteur, si peu conforme à son costume, l'avait étonnée, elle se plaça derrière la pre-

mière colonne du portique intérieur et prêta une oreille attentive :

— Maître, tu as été insulté ce soir, reprit Zorrastron.

Diégo tressaillit; la colère, un moment distraite, colora son visage.

— Es-tu venu ici pour me faire injure! s'écria-t-il.

— Patience! maître, dit le second étranger.

— Vous m'espionniez donc! vous suiviez mes pas! vous...

— Patience! interrompit d'une voix grave le premier des inconnus, nous venons t'apporter la vengeance.

— Sortez! misérables! N'ai-je point mon épée? Ah! vous êtes à l'affût des outrages pour vendre ensuite les services de vos stylets! Arrière! vous dis-je! votre présence souille ma demeure.

Diégo fit un pas vers les intrus comme pour les chasser; aucun des deux ne bougea.

Zaléa se précipita au même instant dans le patio, un poignard d'une main,

une épée de l'autre. Elle tendit l'épée au toréador.

LES RUINES D'ITALICA

V

Les Ruines d'Italica.

Malgré l'attitude menaçante du toréador et de la bohémienne, les deux étrangers restèrent impassibles :

— Homme impatient ! reprit Zorrastron avec calme, laisse-nous donc t'expliquer le but de notre visite, et fais que

cette jeune fille ne nous écoute plus.

— Seigneur Diégo, s'écria la gitanita, ne me chassez pas, de grâce ; ces gens-là vous veulent du mal !... Ne suis-je plus votre enfant, votre petite fille, Zaléa, Zaléita ?... Vos secrets ont toujours été les miens ; je n'ai pas la langue légère, vous le savez ! Par ruse ni par force l'on ne m'arrache jamais ce qui est là ou là, poursuivit-elle en montrant sa tête et puis son cœur.

Zorrastron fut frappé de la beauté de la jeune fille.

— Parlez ! dit le toréador.

— Devant elle ?

— Devant elle !

— Ta vie serait compromise, belle gitana, reprit l'étranger, si tu ouvrais la bouche de ce que tu vas entendre.

L'esclave, soumise devant le toréador, se redressa fièrement et dit avec dignité :

— Il vous est permis de parler, seigneurs !

Zorrastron, charmé de la hardiesse de cette gracieuse enfant qui le bravait, sourit aussi galamment qu'il fût e n

lui, et s'adressant ensuite au toréador :

— Maître ! dit-il, l'Espagne est asservie par des lâches qui nous écrasent d'impôts, nous abreuvent de dégoûts, et dévorent notre bien. Ces hommes se sont fait un jeu de nos souffrances ; les vaillants défenseurs de la patrie n'ont plus de quoi vivre, ils meurent de faim sur les grandes routes. Déjà la Catalogne est soulevée. Tout le midi est disposé à suivre son exemple. Un brave qui te tient de près par les liens du sang est à notre tête, il nous a envoyés vers toi : — Suis-nous ! Pablo Tudilla, ton frère, t'expliquera le reste.

— Vous mentez ! traîtres ! s'écria le toréador, mon frère est mort à Rocroy depuis plus d'un an. Devant Dieu soit son âme !

— Tes injures et tes menaces, reprit le négociateur avec modération, tes paroles outrageantes, rien ne saurait nous blesser. Nous remplirons notre mission jusqu'au bout. Apprends d'abord que ton frère a survécu ; tu le saurais s'il n'avait tenu à passer pour mort dans ce pays. Comme il prévoyait ta résistance il nous a chargés de te remettre cette médaille que vous trouvâtes autrefois ensemble dans les ruines d'Italica.

L'émissaire de Pablo Tudilla présentait à ces mots une pièce de monnaie à Diégo le toréador.

— Eh bien ! reconnais-tu cela ! demanda-t-il. Ton frère, pour achever de te convaincre, m'a chargé en outre de prononcer devant toi ces paroles que tu comprendras sans doute mieux que nous :

Faute d'un clou, un fer se perd ;
Faute d'un fer, un cheval.
Faute d'un cheval, un cavalier.

Pablo Tudilla était de dix ans plus âgé que Diégo. Il servait depuis sa jeunesse dans ces fameuses bandes espagnoles

qui passaient pour la première infanterie du monde avant d'avoir été défaites à Rocroy. Quatre ou cinq années auparavant, Pablo, le sergent, était venu à Séville pour revoir son frère. Un jour ils trouvèrent, dans les ruines d'Italica, la médaille dont il est question, au moment où le matador confessait au militaire son amour pour dona Mariquita del Puntal. Pablo, grave et laconique, parlait volontiers par apophthegmes, il prit solennellement la main de Diégo en lui récitant le proverbe :

Por un clavo, se pierde una herradura.
Por una herradura, un caballo,
Por un caballo, un caballero ;

voulant entendre par là que la passion malencontreuse du toréador lui serait funeste.

— Je garderai cette médaille, qui ne vaut pas un maravédi, en souvenir de notre entretien, continua le sergent ; les femmes, à commencer par dona Mariquita, valent moins encore. Je la garderai comme tu gardes ce sot anneau de fer aux armes de Puntalès, honteux stygmate qui t'humilie, car elle te dit que tu n'es fils de rien ; ceux-là se nomment fils de quelque chose, *hijos d'algo*. Corps Dieu ! c'est être doublement sot que d'aimer comme tu fais un enfant de leur caste orgueilleuse.

Le secret de cette conversation était resté entre les deux frères : les messagers ne pouvaient saisir le sens attaché aux citations du sergent ; mais le toréador qui avait pleuré la perte de Pablo ne put maîtriser une vive émotion en apprenant à n'en plus douter qu'il vivait encore.

— Soyez donc les bienvenus, seigneurs, dit-il après un instant de silence, pardonnez-moi mes soupçons injurieux et ma colère... je vous suivrai !

Presqu'au même instant, Juan vint annoncer que les quatre chevaux étaient prêts ; mais avant de partir le matador

fit servir à souper aux envoyés de son frère.

Il n'est pas hors de propos de dire maintenant que les trois émissaires de Pablo Tudilla projetaient d'abord d'accoster le brillant gladiateur au sortir du cirque, de le désarmer et de l'entraîner avec eux de gré ou de force sans lui donner aucune explication. Mais ensuite, lorsqu'ils eurent été nécessairement témoins de la scène du *patio* chez le marquis del Puntal, ils ne craignirent plus de trouver de la part de Diégo une trop vive résistance à leurs projets. Ils s'y prirent moins violemment.

L'ambassade avait du reste été confiée par le sergent au plus adroit de ses lieutenants, à Zorrastron (le vieux renard).

Pendant le souper, il apprit à Diégo qu'un grand nombre de conjurés étaient réunis dans les ruines d'Italica, bien que l'armée fût encore dans les montagnes. Les insurgés prenaient le nom de *Bartuleiros* par allusion à la manière dont ils comptaient administrer les affaires (*bartulos*). L'idée du pillage qui s'attachait à cette expression provoqua de la part des convives un éclat de rire fort éloquent.

Diégo fronça les sourcils.

Zaléa tout à l'heure si heureuse de la joie de son maître qui retrouvait Pablo, Zaléa frissonna de crainte :

— Ce sont des brigands, pensa-t-elle, mon Dieu ; je m'en étais doutée.

— Pablo Tudilla, votre frère, poursuivit Zorrastron, porte désormais le titre de général et son nom de guerre est *Yunqué* (ce qui signifie enclume, fermeté, constance).

Le souper ne fut pas long ; on mangea peu, on ne parla guère.

De temps en temps Zorrastron jetait des regards étincelants d'un feu sombre

sur la jeune bohémienne qui s'en apercevait, mais ne tremblait pas pour elle, car elle fut la première à demander d'accompagner son maître. Les conjurés ne voulaient pas qu'elle pût parler après leur départ ; en conséquence, elle monta en croupe derrière le toréador.

Les chevaux partis au galop ne s'arrêtèrent qu'à environ quatre milles de Triana, non loin du petit bourg de Santi-Poncé.

Le temps était superbe et les étoiles scintillaient au ciel bleu d'Andalousie comme des diamants sur un manteau royal:

Après une longue journée d'un soleil ardent, dont les rayons terribles avaient embrasé la terre et le ciel, après un de ces jours d'été que les belles enfants d'Espagne redoutent et passent sous les tentures du patio, une brise caressante, aussi fraîche qu'un sourire de vierge, répandait dans les airs de suaves émanations.

Les cavaliers guidés par Zorrastron longèrent d'abord une route bordée de jardins et de bosquets d'orangers. Les feux du volcan s'étaient éteints dans l'atmosphère, mais brûlaient dans leurs cœurs. Mille passions grondaient au fond de ces cratères à laves humaines;

l'explosion ne devait pas se faire attendre longtemps.

Autour d'eux tout est solitude et silence. Ils fuient rapides comme le vent, les coursiers éperonnés dévorent l'espace. La lune qui se levait donnait aux ombres du toréador et de ses compagnons, des proportions fantastiques. L'amour, la haine, la jalousie, la colère, la cupidité, aiguillonnaient ces hommes.....

Dans le patio du marquis del Puntal, le chaïro, les chants de bonheur, les douces paroles, les longues causeries, les regards tendres, les gracieux éclats

d'un rire velouté, se déroulaient sous les colonnades.

Le toréador courait à sa vengeance.

Après les jardins de plaisance qui environnaient la ville, les riches moissons, les fertiles prairies furent dépassées. En approchant de Santi-Poncé, un autre aspect frappa les yeux des voyageurs.

C'était çà et là des fûts de colonnes blanches qui se dressaient dans l'ombre semblables à des fantômes ; puis des arceaux en ruines ; plus loin des constructions romaines chargées de mousses et d'agaves, — les chevaux n'avançaient

plus qu'au pas à travers les sables calcaires et les cactus hérissés d'épines. On se serait cru transporté au centre de l'Afrique.

Zorrastron et le toréador entraient dans Séville la vieille (*Sévilla la vieja*), dans Italica, la patrie de Trajan, d'Adrien et de Théodose, ville jadis fameuse qui fut fondée par Scipion l'Africain, et peuplée dans le principe par les invalides de ses légions.

Italica eut ses jours de grandeur. Elle avait vu Métellus battre dans ses plaines les soldats de Sertorius ; elle avait résisté aux Suèves et aux Vandales conduits par

Gonderic. Théodoric y était entré en vainqueur à la tête des Visigoths. Mais, ruinée par les barbares, dédaignée par les Arabes, elle n'avait pas été relevée ; car déjà l'antique Hispalis, sa sœur, était devenue Séville la neuve, Séville la Merveille qui s'épanouissait sur les rives du Guadalquivir.

A l'époque où se passe notre scène, au milieu du dix-septième siècle, l'Europe n'était pas encore atteinte de sa fièvre d'antiquaire ; on ne songeait guère à envoyer chercher à grands frais des bornes-fontaines à Louqsor ou à Ninive. Le Tigre et l'Euphrate ainsi que le Nil coulaient en paix. On laissait les monuments

historiques aux lieux où ils signifient quelque chose; — allait les voir qui en était vraiment curieux !

Alors aussi les Sévillais se contentaient de leur Alcazar brodé d'arabesques à jour, splendide et ruisselant d'éclat ; ils l'admiraient tel que l'avaient fait les rois maures, et ne l'encombraient pas, sous prétexte de musée, de toutes sortes d'horribles bustes sans nez, sans oreilles et sans menton, de chapitaux corinthiens mutilés, de médaillons frustes et de statues écartelées.

Il s'ensuit que les ruines d'Italica conservaient au moins la majesté des rui-

nes ; — elles en conservaient aussi les mystères.

Lorsque les cavaliers firent halte, le village de Santi-Poncé avait été laissé sur la gauche depuis environ dix minutes; Juan mit pied à terre et s'enfonça dans l'ombre. Un instant après il revint :

— Capitaine, dit-il à Zorrastron, le général est prêt à vous recevoir.

Les chevaux restèrent confiés à la garde de l'écuyer.

Zorrastron et son camarade, le toréador et Zaléa, se glissèrent alors dans un

étroit sentier à peine praticable, à travers les ronces chevelues, les épines et les décombres. Au-delà de cet inextricable dédale de fourrés se trouvait une sorte d'arceau, débris de quelque aqueduc; une large dalle tournante, dont les conjurés seuls connaissaient le secret, livra passage aux guides du matador, et un homme muni d'une torche les éclaira pour descendre dans les catacombes de la cité romaine.

Des routes obscures s'étendaient autour d'eux ; à travers les ténèbres ils croyaient voir parfois des lumières vaciller, puis disparaître, puis reparaître à des dis-

tances qui semblaient infinies. Les voûtes tremblèrent un instant au bruit d'un pas de chevaux qui s'affaiblissait par degrés. C'était Juan qui ramenait les montures à Santi-Poncé dans quelque écurie des Bartuleiros.

Diégo marchait sans défiance, et tout préoccupé de l'espoir de retrouver son frère Pablo. Zaléa le suivait de près ; elle avait la main sur son inséparable *navajilla*, poignard coquet prêt à frapper quiconque eût insulté le toréador.

La gitana craignait une trahison.

Ses craintes heureusement ne furent

pas justifiées ; une large trappe s'ouvrit tout-à-coup, des torrents de clarté en jaillirent.

Diégo était dans les bras de son frère Pablo Tudilla.

Au moment où le toréador fut introduit par Zorrastron, l'on entendit un murmure confus de voix. Les conjurés exprimaient sans doute leurs opinions sur le compte de leur nouvel auxiliaire, et nous devons croire que leur première impression fut favorable, car jamais dans aucun cirque d'Andalousie, Diégo Tudilla ne s'était présenté avec tant d'avantages.

La colère qu'il avait éprouvée chez le marquis del Puntal, ses émotions de la soirée, le bonheur de retrouver son frère, l'espoir d'une vengeance digne de lui, et peut-être, on ne sait quelle arrière-pensée d'amour qui s'unissait à tout cela, avaient laissé des traces sur sa mâle figure légèrement colorée par suite de la course qu'il venait de faire.

Le toréador était d'ailleurs d'une taille au-dessus de la moyenne, bien pris, admirablement musclé, — véritable gladiateur espagnol dont chaque attitude avait une grâce vigoureuse et dont

chaque pose était noble bien qu'un peu théâtrale.

Pablo Tudilla dit Yunqué, le sergent, ou si l'on aime mieux le général des Bartuleiros, faisait contraste ; — grand, maigre, sec et jaune, c'était un homme-soldat, un homme à ressorts, variété mécanique de l'espèce humaine, façonnée à tout exécuter par temps et mouvements plus ou moins précipités. Une balafre qui allait de l'une à l'autre de ses oreilles, des moustaches déjà grisonnantes et des yeux d'un brun obscur très petits et non moins vifs, caractérisaient sa tête posée sur un cou d'une longueur peu commune.

Tandis que les deux frères se tenaient encore étroitement embrassés, Zorrastron salua de nouveau la bohémienne avant de se confondre ainsi que son camarade dans la foule des conspirateurs. Pablo leur fit un signe de remerciement pour la manière dont ils s'étaient acquittés de leur expédition à Séville.

Zaléa feignit de n'avoir point remarqué les prévenances affectées du capitaine (— il faut bien conserver ce titre à Zorrastron —); elle restait à quelques pas de la trappe qu'on avait refermée comme un pont levis, elle attendait que les Tudillas daignassent l'appeler.

Les plus jeunes conjurés ne laissaient pas que d'examiner la belle gitana d'un air où la galanterie l'emportait de beaucoup sur la curiosité ; toutefois ils n'approchaient point d'elle, car il eût fallu pour cela passer auprès du général dont l'entretien avec le toréador était évidemment confidentiel et secret.

Yunqué, répéta d'abord à Diégo, mais avec les développements nécessaires, ce que Zorrastron lui avait appris à Triana.

En débarquant sur la terre d'Espagne, les vaincus de Rocroy avaient été abandonnés sans secours et sans pain à la

charité publique. Un pareil traitement n'était pas fait pour convenir à ces orgueilleux fantassins, qui s'intitulaient *seigneurs-soldats ;* troupes braves et respectées comme telles en Europe depuis plus d'un siècle ; gens, du reste, farouches, cupides, violents, impitoyables, qui ne patientaient sous le joug de la discipline que dans l'espoir de piller quelque bonne ville d'Allemagne ou de Flandre.

Lorsqu'ils se trouvèrent délaissés, dans un état complet de misère, la plupart rallièrent les bandes de pillards et de contrebandiers ; les montagnes se peu-

plèrent des débris de l'armée détruite.
Une troupe d'Andaloux gagna la Sierra-Morena. Pablo Yunqué se mit à leur tête.

Pendant un an, pour ne pas compromettre son frère, il n'approcha point de Séville où il se fit passer pour mort; mais enfin, à la sollicitation des principaux chefs, à la requête de Zorrastron, son premier lieutenant, le général des Bartuleiros établit le centre des opérations et l'arsenal de l'armée dans les ruines d'Italica dont il connaissait les détours depuis son enfance. Toutefois, la masse des insurgés, grossie de tous les vaga-

bonds de la province, était restée dans les gorges de la Sierra ; Yunqué ne voulant s'aventurer en rase campagne qu'après s'être ménagé des intelligences à Séville et aux alentours. Il tenait donc à s'assurer du concours de son frère Diégo qui, prenant à son tour la parole, raconta comment il se trouvait amené par les offenses de don Alvaro Barros à désirer une vengeance éclatante.

— Quoi ! tu aimes encore cette petite fille ! dit Yunqué en parlant de dona Mariquita.

— Plus que jamais ?

— Folie ! Je t'ai toujours prévenu que les femmes perdaient les hommes. —

Les femmes ne valent rien à Valence, dit le proverbe, et j'ajoute, moi : *ni ailleurs !*

— Je l'aime, interrompit Diégo. Je ne demande pour prix de mon concours que la disposition entière de sa personne et de celle de l'insolent Alvaro Barros.

— C'est bien, frère, tu les auras ! Lorsqu'il en sera temps, je proclamerai moi-même cette concession qui t'est faite, et tu peux être sûr de l'unanimité de nos camarades.

— Pour amour et vengeance ! Telle est ma devise.

— Pour l'Espagne et la gloire! Telle est la nôtre, répliqua le général des Bartuleiros.

Les insurgés, les bandits et les coupe-jarrets de tous les temps mettent constamment ainsi le nom de leur patrie en avant lorsqu'ils ont envie de la dévaster; et, chose étrange, ils s'y trompent souvent eux-mêmes.

Yunqué fit alors signe à Zaléa de s'avancer; il la traita comme une enfant sans conséquence, qu'il avait vu grandir chez son frère, et, après quelques paroles familières, il ajouta d'un ton de protection amicale:

— Ainsi, ma petite, tu es ici de bon gré ?

— Oui, seigneur Pablo, car je veillerai sur mon maître.

— Enfant ! murmura le général.

— Cette enfant, s'écria la gitanita avec chaleur, cette enfant ne l'abandonnera jamais ! Cette enfant aurait voulu au prix de sa vie le détourner d'une révolte qui sera funeste à ses auteurs, je le crains. Mais puisque le sort en est jeté, seigneur, je vous demande des armes, je revêtirai un costume d'homme, et l'on verra que je puis manier une épée !

Les deux frères sourirent à ce propos. Pourtant, dès le lendemain, la fidèle bohémienne avait mis son projet à exécution ; au milieu des figures sévères des insurgés l'on voyait sa gracieuse tête se dessiner comme celle d'un page des vieux rois. Avec un reste de coquetterie féminine, elle s'était composé un équipement de garçon, tout brillant de vives couleurs. Quelques ballots pillés dans la montagne lui en avaient fourni les pièces principales, les autres furent empruntées à ses propres vêtements qu'elle sut tailler et arranger de manière à faire envie au plus adroit des costumiers de l'Opéra.

Après la réponse de la gitanita; — Frères! dit à haute voix le général en montant sur une estrade, Diégo Tudilla le toréador va prêter le serment d'usage.

Zorrastron et les autres conjurés se formèrent en cercle:

— Seigneur soldat, reprit Yunqué, jurez de bien faire en toute occasion pour le peuple d'Espagne et le glorieux affranchissement des opprimés.

— Je le jure! dit gravement Diégo sa large épée nue à la main.

— Jurez obéissance à vos chefs, fidé-

lité à notre sainte cause, et fermeté à toute épreuve dans le cas où vous seriez pris par nos ennemis.

— Je le jure ! répéta le toréador.

— Et maintenant, compagnons, ajouta le chef des conspirateurs, puisque avant peu nous allons combattre en plaine, vous reconnaîtrez Diégo Tudilla pour capitaine supérieur de notre cavalerie, il aura le troisième rang, après moi votre général et Zorrastron, capitaine supérieur des fantassins.

Les insurgés ne parurent pas étonnés de cette nomination à laquelle ils devaient s'attendre. La séance fut levée.

Peu à peu les torches s'éteignirent dans toutes les directions. Zorrastron lui-même avait pris les ordres du général et s'était retiré, mais non sans lancer un dernier regard à l'attrayante bohémienne.

Il ne resta plus dans la vaste salle d'armes que les deux frères Tudilla et Zaléa la rousse.

LA VEILLE DES NOCES.

VI

La veille des noces.

Les habitués du cirque furent très-désappointés, le lendemain, en apprenant que Diégo Tudilla le toréador avait disparu. Séville passa huit jours à déplorer la perte de son maître matador. Le dimanche suivant on n'en parlait

presque plus. Mais comme les courses furent interrompues jusqu'à l'arrivée d'un autre fameux artiste qu'on attendait de Tolède, le marquis del Puntal, sa fille et son futur gendre, don Alvaro Barros, retournèrent paisiblement à la campagne.

Le bruit courut, sur les entrefaites, que des bandes de brigands désolaient la sierra. La nouvelle n'avait rien de bien rare. On envoya seulement dans la montagne quelques compagnies de miquelets qui s'arrêtèrent prudemment à mi-chemin, attendu que leur commandant était d'humeur fort peu belliqueuse.

Le digne homme n'avait pas oublié cette sage maxime que *qui cherche le danger y périra*. Le campement des débonnaires gardiens du repos public était fort agréable : le terroir produit de bon vin et des femmes charmantes. Annibal ne trouva pas mieux à Capoue.

Cela posé, nous nous transporterons au château del Puntal, à deux lieues de Séville, sur la route de Marchéna.

Il y a déjà six semaines que les miquelets sont partis à la recherche des brigands de la Sierra-Moréna, la province entière repose dans la plus parfaite sécurité.

Un mouvement joyeux anime la vieille forteresse mauresque transformée en château de plaisance par les ancêtres du marquis; le majordome est en nage, il court des patios et des salons à l'office, donne des ordres au nombreux personnel de l'habitation, augmenté encore d'une troupe de soldats qui remplissent les fonctions de gardes-d'honneur auprès du vieux commandant-général des milices. Un air de fête est répandu sur toutes les physionomies; des équipages de luxe roulent aux alentours, l'élite de Séville et de Marchéna est conviée au mariage de don Alvaro Barros avec dona Mariquita del Puntal. Les fêtes

dureront trois jours consécutifs. Dès le lendemain, un révérend père Franciscain, du couvent le plus rapproché, doit unir les futurs époux.

Les domestiques se réjouissent des bonnes aubaines qui leur adviendront; les maîtres sont heureux. L'austère figure du vieil hidalgo est moins sombre que de coutume. Mais l'heure s'avance et déjà les tables sont dressées pour le premier des repas de cérémonie après lequel don Alvaro et sa belle fiancée ouvriront le bal.

Un aide-de-camp arrivé de Séville à bride abattue entre tout-à-coup dans la

salle du festin ; ses traits présagent une mauvaise nouvelle. Il attire à l'écart le commandant-général. Les conviés se demandent avec inquiétude quel message peut apporter en pareil moment un officier de service ; déjà quelques voix ont prononcé le nom des Bartuleiros.

On était encore en suspens, lorsque le marquis del Puntal rentra le sourire sur les lèvres :

— Mauvaise plaisanterie, dit-il. Je crois, Mesdames, qu'un malicieux diablotin a pour métier de chercher à troubler les fêtes ; mais il ne réussira point à troubler la nôtre. Nos bons amis les

regidores (officiers municipaux de Séville) s'inquiètent de ce qu'une poignée de bandits a été vue ce soir dans les ruines d'Italica et qu'elle a échappé aux miquelets de ronde. Voilà cette grave affaire qui motive l'envoi d'un exprès! Oubliez sa mal-venue, chers hôtes, et soyons tout au bonheur d'être réunis.

On se prit à rire. Le marquis plus gaiement que jamais porta la santé des nouveaux mariés. Chacun y fit honneur. Bientôt on ne pensa plus ni au message, ni au messager, nul ne remarqua, lorsqu'on entra dans une vaste cour marbrée disposée en salle de bal, que le vieux marquis s'était absenté.

Les nouvelles apportées n'avaient par le fait rien de rassurant. Ce n'était point une poignée, mais une véritable légion de brigands qui avait été vue auprès de Santi-Poncé. Elle avait taillé en pièces un corps de carabiniers royaux ; un château avait été saccagé la nuit précédente ; les milices étaient sous les armes.

Le commandant général écrivit aux autorités qu'il serait à Séville le lendemain soir. Il indiquait en même temps les dispositions à prendre. Puis il congédia l'officier de service qui n'était pas venu sans une bonne escorte.

Les gardes d'honneur reçurent secrè-

tement l'ordre de préparer la défense et de prendre des postes dans les tourelles et sur les remparts extérieurs. Les ponts-levis étaient levés, et tandis qu'on dansait dans le patio, rien ne fut omis en cas de surprise ou d'attaque.

L'orchestre jouait un de ces airs vifs et capricieux dont le chant des folies d'Espagne avec ses variations sans fin est le modèle. Les danses nationales se succédaient, quand le marquis se glissa dans les groupes de danseurs. Il attirait successivement à lui chacun des cavaliers ; — avant de retourner à la danse, chacun avait soin d'aller donner un coup-d'œil à son épée.

Don Alvaro Barros resta hors de la salle pendant un temps assez considérable, car il avait été nommé par son vieux parent capitaine provisoire de la garde d'honneur du Puntal. Quand il revint auprès de sa fiancée, il eut beau donner un prétexte plausible de son absence, dona Mariquita ne s'en contenta point :

— Alvaro, dit-elle, vous me cachez quelque chose ?

— Rien, chère âme, en vérité ; que pouvez-vous donc supposer ?

— Mon père affecte une gaîté qui n'est pas dans son caractère.

— Il est si heureux aujourd'hui !

—Vous semblez préoccupé, mon ami... Non, ne m'interrompez plus. Il n'en était pas ainsi avant l'arrivée de cet aide-de-camp qu'on n'a pas retenu au château.

— Il était de service, il n'était pas invité ; son devoir et la délicatesse lui faisaient une loi de se retirer ; enfin eût-il pu et voulu rester, son costume...

— Alvaro, vous éludez ma question. Ah ! mon Dieu ! serait-il donc vrai qu'il y a des présages infaillibles ? Ma nourrice, la mère du toréador, prétendait que

l'époque de mes noces serait marquée par quelque triste évènement ; elle disait l'avoir lu dans les lignes de ma main. J'en riais autrefois... Mais j'ai peur aujourd'hui... Vous vous taisez, Alvaro ; je sens que vous souffrez de me mentir...

Mariquita n'avait pas fini de parler que le cri : Aux armes ! retentit de toutes parts.

Les cavaliers prévenus à l'avance, abandonnèrent leurs danseuses pour leurs épées. Une lueur effrayante brilla dans l'ombre tout autour du château ; on entendit en même temps un feu rou-

lant de coups de fusil ébranler les quatre tourelles.

— Ah ! grand saint Christophe mon patron ! s'écria piteusement le majordome, voici qui se gâte. O mes bonnes aubaines et mes bénéfices! En quel temps vivons-nous, mon Dieu ! qu'on ne puisse pas faire la noce en paix!

La valetaille avait pénétré dans le patio du bal ; les femmes de chambre les plus courageuses secouraient les dames évanouies, les autres poussaient les hauts cris. Quelques jeunes sénoras, et entre autres Mariquita del Puntal, formaient

un groupe inquiet qui ne savait quel parti prendre.

— Mesdames, s'écria tout à coup la jeune fille, vos maris et vos frères sont sur la brèche, prions pour eux!

Alors, toute ces belles femmes parées de perles et de fleurs, toutes ces Andalouses coquettes qui si peu d'instants auparavant souriaient aux propos galants de leurs adorateurs et jouaient de l'éventail, du regard et du sourire, toutes ces danseuses folles ou moqueuses, enivrées de joie ou brûlantes de plaisir, toutes ces houris de Séville que le bolero et le fandango transportaient dans

la sphère mondaine des voluptés et de l'amour, devinrent subitement de pieuses épouses, des filles, des sœurs chrétiennes; elles s'agenouillèrent sur le marbre.

La fusillade éclairait et tonnait dans l'ombre.

Elles imploraient la vierge et chantaient le beau cantique *de Nuestra señora de la salud* qu'avait entonné Mariquita.

Sur ces entrefaites, un sergent de milice avait débarrassé la salle des valets et des musiciens, qu'il enrôla bon gré malgré; si bien que le majordome lui-

même fut contraint de prendre un mousquet; ce mousquet certainement ne fit pas grand mal aux ennemis.

La principale attaque était dirigée contre la tour du Nord, la plus délabrée de toutes celles du château, ce qui prouvait que les assaillants connaissaient très bien le fort et le faible de la place.

Le feu se ralentit un instant; le cantique fit silence. Les femmes ne priaient plus que du cœur; don Alvaro parut à la porte du patio.

— Ils cèdent, Mariquita! s'écria-t-il.

— Vous n'êtes pas blessé! reprit la

jeune fiancée en courant à lui par un mouvement d'amour. Elle s'arrêta tout-à-coup en demandant : — Et mon père?

— C'est lui qui m'envoie vous rassurer, il n'est pas blessé non plus, mais il faut que je retourne à mon poste.

Le brave cavalier, l'épée nue au poing, baisait respectueusement la main de la jeune fille, quand une explosion de voix terribles ébranla le patio.

L'attaque de la tour du Nord n'était qu'une fausse attaque; les Bartuleiros avaient forcé une poterne des fossés; ils se ruaient dans la salle.

A leur tète s'avançait un homme qui portait une bannière noire percée d'une tête de taureau couleur de sang.

Celles des Sévillaises qui n'avaient pas perdu l'usage de leurs sens, prirent alors une attitude bien différente de la prière. Toutes avaient tiré leur *navajillas*, élégants poignards dont il a déjà été parlé. En avant de ces femmes désespérées se trouvait don Alvaro; à côté de lui, Mariquita.

L'homme à la bannière était Zorrastron.

Le jeune hidalgo se précipitait sur lui,

les fers se croisaient et la salle allait être ensanglantée, lorsqu'un autre chef des Bartuleiros abaissa l'épée de Zorrastron ; il s'écriait :

— Arrière, camarade, celui-ci est don Alvaro Barros, il m'appartient !

Ce fut entre Diégo Tudilla et le fiancé qu'aurait eu lieu le combat, si deux femmes, — Mariquita en robe de fiançailles, — Zaléa en costume de page, — ne s'étaient jetées sur les épées des combattants.

Tout cela ne dura qu'une seconde, et l'on n'avait pas eu le temps de se reconnaître qu'Alvaro, désarmé par vingt bartuleiros, était honteusement garrotté.

Le général Pablo Tudilla dit Yunqué parut en ce moment; il était couvert de sang et de poussière.

— Qu'on s'assure des prisonniers, cria-t-il; des cordes, des chaînes, des menottes! Et pas de pillage! rappelez-vous l'ordre du jour!

Cet ordre du jour que les insurgés étaient invités à se rappeler avait été publié en ces termes à la tête de chaque corps de leur bande :

« Compagnons,

« Moi, Yunqué, général en chef de « l'armée très fidèle du Taureau-Rouge,

« considérant que le butin est inégale-
« ment réparti par le pillage individuel,
« ordonne, sous peine de vie, de ne piller
« que sur le commandement des officiers
« supérieurs, et rapporter à la masse
« tous les objets de prix, qui seront en-
« suite distribués par lots et portions
« comme il suit.... : »

Suivaient en effet quelques dispositions qui attribuaient un certain nombre de lots aux principaux chefs et réservaient une part considérable au trésor de l'armée, dont la gestion naturelle appartenait à Yunqué lui-même. Nous

n'entrerons pas dans plus de détails à cet égard.

Au milieu de la confusion générale plusieurs scènes rapides s'étaient succédées.

Quand Diégo vit Alvaro désarmé, il s'avança vers Mariquita qui essayait de courir au secours de son fiancé, il l'arrêta par le bras et lui dit :

— Ne craignez rien, sénorita, Diégo veille sur vous, Diégo qui vous aime plus que la vie, plus que l'honneur !

Mariquita ne répondit point, elle ne voyait qu'Alvaro brutalement traîné aux

fers ; elle finit pourtant par comprendre, tous ses souvenirs lui revinrent, le sang reflua à ses joues.

Un sourire de mépris effleura ses lèvres, et levant le bras qu'elle avait encore libre :

— Misérable traître! s'écria-t-elle, meurs de ma main ! Mais Zaléa détourna la *navajilla* de la jeune fille et s'inclinant devant elle :

— Grâce, ma bonne maîtresse, ayez pitié de moi, n'essayez plus de le frapper ! Il vous protégera, il vous défendra contre tous, il vous aime !

Mariquita reconnut la bohémienne à sa voix, l'étonnement et la curiosité prirent la place de la colère ; il ne faut pas du reste vouloir analyser méthodiquement les impressions heurtées et multipliées à l'infinî qu'éprouvaient en l'espace de quelques secondes les divers acteurs de ce drame.

Don Alvaro garrotté insultait le toréador:

— C'est ainsi, lâche, que tu te mesures contre un rival. Je daignais croiser mon épée de gentilhomme avec ton coutelas de boucher...

— Encore! encore! interrompit le ma-

tador, qui abandonna la main de Mariquita retenue par la jeune bohémienne

Mais Alvaro finissant sa phrase :

— ..... Et tu n'as pas osé ! l'on est venu me désarmer par derrière ! vingt contre un, pas même en face !

— Qu'on le délie ! qu'on le délie ! cria le toréador, et à nous deux après.

Unissant l'effet aux paroles, le matador essayait de détacher les liens du prisonnier, lorsque Yunqué, le général, entra comme on l'a vu.

Par son ordre les fers furent mis aux

prisonniers de tous rangs. Don Alvaro Barros se trouva compris dans cette mesure générale. Le toréador se proposait de le délivrer aussitôt que la tranquillité se rétablirait. Le marquis blessé au visage et les soldats de la garnison et les invités de la noce, tous, jusqu'aux valets et au majordome étaient amenés dans le patio ; les dames furent gardées à vue pour être dépouillées sans précipitation de leurs pierreries et de leurs bijoux.

Zorrastron qui venait de faire une ronde sur les remparts extérieurs rentra en toute hâte :

— Général, dit-il, des cavaliers se sont

échappés, ils prennent au grand galop la route de Séville.

— Diégo, reprit Yunqué d'une voix tonnante, à cheval! à cheval! sur-le-champ.

Le toréador n'hésita qu'un instant entre sa haine, son amour et son serment d'obéissance, il partit; don Alvaro resta enchaîné. Mais comme Diégo sortait :

— Frère Yunqué, dit-il, n'oublie pas que cet homme et cette noble demoiselle m'ont été promis à moi, à moi seul!

— On le sait! à cheval! à cheval!

Pablo Tudilla le général avait d'autres

projets pour la nuit, il voulait prudemment se rendre maître du couvent voisin dont il craignait avec raison la résistance si l'on différait un seul instant. Le monastère franciscain était en beaucoup meilleur état que le château del Puntal et ne pouvait être enlevé que par surprise. A la tête de la moitié de sa bande, Yunqué se mit en route.

La clé des fers de don Alvaro fut remise par le général à un soldat dévoué au toréador. Zorrastron resta chargé du commandement de la vieille forteresse et de l'organisation militaire du pillage.

Les bartuleiros n'en étaient pas à leurs

premiers exploits, ils avaient travaillé les montagnes pendant six semaines, tandis que les miquelets chargés de leur poursuite s'endormaient dans les délices d'une bourgade de troisième ordre. Avant de descendre dans la plaine, les bandits avaient voulu se recruter de tous les mécontents et de tous les gens sans aveu de la contrée. Il s'ensuivit qu'aux vétérans de Rocroy et aux contrebandiers de la Sierra, leurs premiers auxiliaires, s'étaient adjoints des vagabonds, des gitanos et des aventuriers de la ville. Yunqué, Zorrastron et Diégo Tudilla étaient parvenus à établir une sévère discipline dans leurs troupes qui ravagèrent les

versants du Nord et de l'Ouest.

Séville ignorait à peu près tout, car les communications étaient interceptées, chose fréquente et qui n'inquiétait guère. Cependant des espions parcouraient le plat pays, la nouvelle du mariage de doña Mariquita del Puntal fut apportée aux frères Tudilla, et l'attaque si longtemps différée fut aussitôt résolue.

On passa sur le ventre aux miquelets, on campa dans les ruines d'Italica, chemin faisant on pilla quelques habitations, le Guadalquivir fut passé, Séville tournée, une troupe de carabiniers battue à plate couture, et le château du comman-

dant général enlevé comme on l'a vu.

Cet assaut était l'évènement majeur de la campagne, sur lequel se basaient tous les plans ultérieurs du conseil supérieur des insurgés.

Yunqué comptait qu'après le succès les basses classes de Séville se soulèveraient en sa faveur, et que la popularité de son frère suffirait pour lui assurer la domination du pays. Ensuite on se serait porté sur les villes voisines et l'on aurait établi des rapports entre les bartuleiros et les insurgés de la Catalogne.

Zorrastron avait provisoirement reçu

l'ordre de respecter sous tous les rapports don Alvaro et Mariquita; il les fit enfermer dans une petite chambre contiguë au patio, sorte de cabinet de travail où le marquis aimait à se retirer et qu'il appelait sa cellule. Mais la prohibition relative aux deux fiancés ne s'étendait pas jusqu'au vieux seigneur châtelain, possesseur de trésors que la renommée disait immenses, et qui passaient pour enfouis dans des cachettes mystérieuses.

Au jour naissant tous les coffres étaient vides, tous les prisonniers avaient été fouillés, dépouillés et renfermés dans

des caves souterraines. Une salle haute servait de prison aux belles invitées.

Après un splendide repas que l'infortuné majordome dut faire servir aux bartuleiros, Zorrastron se fit amener le marquis del Puntal et le menaça des plus affreuses tortures s'il ne voulait point lui livrer ses richesses.

Le marquis dédaigna de répondre.

Alors le farouche bandit ordonna de l'attacher par les quatre membres à quatre cordes fixées aux colonnes angulaires du patio, et fit apporter une grosse pierre qu'il posa lui-même sur le dos du vieux gentilhomme.

— Je lui conseille de parler à présent, dit avec un rire affreux le capitaine des bandits, je lui conseille de nous apprendre dans quels coins il enfouit ses richesses, ou moi je lui apprendrai comment on *nage à sec*.

Le sens terrible de ces paroles arracha un ricanement à ceux des bartuleiros qui, comme Zorrastron, avaient guerroyé dans les Indes occidentales, car la *nage à sec* était un supplice inventé par les flibustiers. Les autres ne comprirent pas d'abord. Mais, quand on commença de balancer l'infortuné vieillard ; parmi les plus féroces brigands, il y en eut qui

frissonnèrent d'horreur et de pitié.

— Où sont cachés tes trésors? demandait Zorrastron furieux du silence obstiné du vieillard.

LA JUSTICE DES BARTULEIROS.

VII

La justice des Bartuleiros.

Lorsque Pablo Yunqué donna l'ordre à la cavalerie commandée par Diégo de courir à la poursuite des cavaliers évadés, Zaléa la rousse parlait encore à Mariquita qui passait tour à tour de la colère à l'étonnement, de l'étonnement à la stupéfaction la plus profonde, et puis

à une terreur croissante, car les bandits déchaînes, après le départ du toréador et du général, s'étaient jetés sur les belles prisonnières et les outrageaient en les conduisant à la salle haute d'après l'ordre de Zorrastron.

Au milieu du tumulte, la gitana tout occupée de la fille du marquis, perdit de vue le toréador. Ensuite quand le capitaine bartuleiro fit mettre dans une chambre à part don Alvaro et Mariquita, Zaléa les y suivit. Elle prodiguait ses soins à la fille du marquis, elle essayait aussi de justifier son maître.

— Hélas! oui, disait-elle, il a le mal-

heur de vous aimer; vous êtes si belle, vous êtes si bonne, qui ne vous aimerait pas comme lui? mais je vous jure qu'il a été entraîné de force dans cette révolte, il ne souffrira pas qu'aucun de vos proches soit victime de la rage des bartuléiros. Diégo Tudilla est un noble cœur digne de vous!

Don Alvaro, les fers aux mains, était à côté de sa fiancée, mais il n'entendait pas, il restait plongé dans une sombre douleur.

Zaléa aurait voulu délivrer les fiancés.

Elle qui implorait le pardon de Mari-

quita pour Diégo, elle aimait Diégo de toute la puissance de son organisation d'Indienne, et elle aussi était jalouse, malgré son dévouement sans bornes. Mais une vive reconnaissance la rendait bienveillante envers Mariquita, sa protectrice et sa rivale. Tout bas elle était désolée que le mariage de la jeune héritière ne fut pas encore accompli, et pourtant elle avait horreur du cavalier don Alvaro Barros, car c'était l'homme dont les insultes avaient irrité le matador au point de lui faire accepter les ouvertures des conjurés. Tous ces sentiments bien opposés se trahissaient dans les paroles qu'elle adressait à Mariquita. Zaléa re-

grettait encore de n'être pas, suivant son usage, auprès de Diégo qui courait maintenant de nouveaux périls sur la route de Séville ; enfin elle tremblait pour elle-même, car Zorrastron, tout puissant dans le château, pouvait l'avoir remarquée, et la pauvre jeune fille avait mille secrets motifs pour craindre l'amour sauvage du capitaine Bartuleiro.

Elle parla longtemps, pleurant et suppliant tour à tour. La belle fiancée, quoique sensible à tant d'empressement, n'y répondait qu'à peine. Mariquita souffrait des tourments qu'endurait don Alvaro morne et silencieux.

Peu à peu les clameurs désespérées des prisonniers et des femmes cessèrent dans le patio que Zorrastron faisait évacuer ; aussitôt commencèrent les chants joyeux des bandits qui soupaient.

Les deux futurs époux, assis l'un près de l'autre, échangèrent enfin quelques mots ; Zaléa s'éloigna d'eux.

Elle examinait avec attention ce qui se passait dans la cour ; elle attendait impatiemment le retour du toréador, et levait les yeux vers le ciel en priant tout bas pour lui.

Mais quand la voix de Zorrastron com-

manda que le marquis fût amené, quand à un court interrogatoire succéda l'horrible torture que nous avons décrite, Alvaro, Mariquita et la bohémienne, consternés tous trois, retinrent leur respiration en écoutant.

Zaléa était libre, elle oublia les dangers qui la menaçaient elle-même si elle osait se montrer au terrible bourreau, elle sortit, et s'élança dans le patio, tandis que Mariquita défaillante laissait tomber sa tête sur l'épaule d'Alvaro Barros enchaîné.

— Tes trésors! tes trésors! répétait incessamment Zorrastron.

Le marquis del Puntal poussa un premier cri de douleur, on crut qu'il allait parler. Le farouche capitaine des insurgés fit suspendre le supplice et le vieil hidalgo se trouva bientôt debout en face de lui.

— Les tiens nous ont vaincus, outragés et pillés à leur aise, dit-il; j'ai fait mon devoir pour les repousser; vous avez eu le dessus : il faut bien céder à la force. Mais maintenant tu veux savoir où sont mes trésors, et tu comptes venir à bout de moi par des tortures infernales; tu te trompes!... Attends! attends! je n'ai pas achevé. Il ne tient qu'à toi de

connaître le secret de mes trésors.

Les bandits redoublèrent d'attention.

— Fais délivrer mes hôtes, ma fille et son fiancé, fais-les conduire à Séville, et alors, foi de gentilhomme, je te livrerai tout ce que tu voudras, mes biens et ma vie.

— Aux cordes! aux cordes! hurla Zorrastron.

Le marquis eut encore le temps d'ajouter : — Il ne me reste d'autre vengeance qu'un silence absolu; eh bien, je te défie de vaincre ma volonté par tes plus cruels tourments.

—Ta fille et son fiancé seront torturés après toi, s'écria Zorrastron, ils le seront sous tes yeux; parle donc, pour leur éviter le supplice qui t'attend.

—Les personnes de Mariquita et de Don Alvaro sont sacrées, dit à haute voix la bohémienne, elles sont sous la sauvegarde de Diégo Tudilla.

Cette parole raffermit le courage du marquis. Zorrastron, hors de lui, ordonna de recommencer la torture; mais Zaléa ne put supporter un pareil spectacle; elle se précipita vers le marquis, jeta la pierre sur le sol et s'écria de nouveau :

— Capitaine Zorrastron, ce que tu fais là est infâme; les Tudilla ne l'auraient point permis; camarades, mettons un terme à ces cruautés.

Quelques murmures approbateurs accueillirent la généreuse démonstration de la bohémienne; un sourire étrange erra sur les lèvres de Zorrastron.

— Belle amour, dit-il en s'approchant d'elle, je suis désolé de ne pouvoir vous satisfaire, mais ce vieil entêté parlera, je le veux!

— Et moi je ne veux pas que l'on continue à le martyriser ainsi! cria la bohémienne en implorant du regard le con-

cours des bartuleiros les mieux disposés en sa faveur. Au même instant, elle coupa les deux cordes qui étaient encore attachées aux pieds du marquis.

Zorrastron, irrité tout à l'heure de l'énergique résistance du seigneur châtelain, traita en riant l'opposition de la jeune fille qu'il attira jusqu'à l'entrée du patio.

— Zaléa, dit-il à demi voix, les Tudilla sont absents.

— Je vous demande grâce pour le marquis.

— Jeune fille, je suis seul maître à présent, et je t'aime!

— Je porte une arme pour me défendre, mais pitié, pitié pour le seigneur del Puntal. Si vous m'aimez, pouvez-vous me refuser justice ?

— Je t'aime avec rage ; sois à moi, à moi seul...

Zaléa porta la main à la garde de son épée.

— N'ajoutez pas l'impudence à la barbarie, capitaine. Laissez aller le marquis et je vous pardonnerai vos insultes.

— Pourquoi cette défiance et cette colère, cher ange ? je vous aime. Je le dis, je demande votre cœur; soyez bonne et

compatissante, je serai clément à mon tour.

— Il ne s'agit pas d'amour, capitaine, reprit la gitana qui ne savait plus quelle attitude prendre, il s'agit de mettre fin aux tourments de ce noble seigneur.

— Zaléa, si tu voulais être moins fière, si tu ne me repoussais pas, je serais ton esclave. Fais-moi la promesse de me préférer à tous les autres, accorde-moi un baiser pour gage, le marquis est sauvé.

— Vous me vendriez donc sa vie pour mon honneur? dit la bohémienne du ton le plus méprisant.

— Eh bien, oui ! soit ! répliqua Zorrastron jetant tout-à-fait le masque, j'offre un marché : le marquis, sa fille et le fiancé de sa fille sont à toi, si tu consens à subir mon amour.

La gitana s'échappa comme un serpent d'entre les mains du capitaine, et, tirant son épée :

— Bartuleiros, s'écria-t-elle, cet homme est un lâche, un traître, un infâme ; il voudrait me faire acheter au prix de mon honneur la délivrance d'un infortuné digne de nos respects. Il me promet jusqu'à des prisonniers réservés par ordre du général.

— Silence, Zaléa! silence! interrompit le bandit. — Allons, les cordes! — et qu'on chasse cette folle!

Nul n'osa porter la main sur la jeune fille, Zorrastron essayait maintenant de la désarmer lui-même. Elle se défendait vigoureusement sans ménager ses coups, et tentait de frapper le capitaine qui vint à bout cependant de faire voler son épée loin d'elle.

L'agile gitana prit la fuite et glissant au milieu des Bartuleiros :

— Protégez-moi! protégez-moi! disait-elle. Au nom d'Yunqué, notre chef à

tous, au nom de Diégo le toréador, ne me laissez pas tomber au pouvoir de cet homme sans cœur.

Zorrastron ne riait plus maintenant, car c'était en vain qu'il ordonnait à ses soldats de s'emparer de la jeune fille. Les insurgés restaient immobiles, ne se prononçant ni pour ni contre, et s'amusant peut-être du nouveau spectacle qui résultait pour eux de la lutte engagée entre le capitaine et la gitana. Le supplice était ainsi retardé. Deux fois le bandit s'élança l'épée nue à la main du côté où se tenait l'alerte bohémienne, deux fois elle lui échappa en invoquant

encore le secours des hommes qui l'entouraient.

Le capitaine dont les ordres n'étaient point écoutés, vit ce qu'avait de ridicule sa colère inopportune, et ne s'occupa plus que du marquis del Puntal. Mais la vaillante bohémienne profitant de son inattention s'arma d'une autre épée et fondit sur lui.

— Quoique pris à l'improviste, Zorrastron parvint à parer le premier coup, et cette fois il ne mit plus aucune réserve dans sa défense : Zaléa blessée à l'épaule poussa un grand cri et tomba.

Quelques hommes empêchèrent Zorrastron de la frapper de nouveau.

Diégo Tudilla et ses cavaliers ayant mis pied à terre dans la cour, entrèrent en ce moment.

— Ah ! mon maître ! mon père ! mon sauveur ! à moi ! au secours ! cria la jeune fille aussitôt, délivrez le marquis ! vengez-moi, punissez cet infâme !

— Quoi de nouveau? demanda Zorrastron au toréador. Mais ce dernier en voyait et en entendait assez ; il alla droit au marquis et le prit en quelque sorte sous sa protection.

— Or çà, qui commande ici? s'écria Zorrastron. Soldats, vous êtes restés neutres lorsqu'il s'agissait de cette insolente gitana ; mais à présent nous sommes des hommes contre des hommes !

Une semblable apostrophe peint suffisamment la situation.

Les plus détestables bandits se déclarèrent pour Zorrastron, quelques soldats et tous les cavaliers qui étaient gens du pays prirent parti pour le toréador. Un bruyant cliquetis d'armes retentissait dans le patio.

— Ils vont s'entr'égorger, murmura

don Alvaro Barros avec une cruelle satisfaction.

Mariquita, depuis longtemps évanouie, était froide comme une statue de marbre, la tête posée sur la poitrine de son fiancé, qui ne pouvait la secourir et frémissait de colère.

— Diégo Tudilla ! reprit Zorrastron, as-tu donc si tôt oublié ton serment d'obéissance à tes chefs ?

— Zorrastron ! répliqua le toréador, tu as abusé de l'absence de Pablo Yunqué, tu as fais ce qu'il n'aurait jamais permis, tu as agi contre ses ordres ex-

près en parlant de porter la main sur deux prisonniers qui m'appartiennent, tu as même proposé leur délivrance à cette jeune fille. Ton manque de foi dégage ma parole en ce qui te concerne. Bartuleiros! le seul chef ici, c'est moi!

On voit que Diégo avait eu le temps de tout apprendre de Zaléa.

— Le seul chef, c'est moi! répéta Zorrastron, qu'on m'obéisse!

— Le seul chef, c'est moi; s'écria une troisième voix qui fit tressaillir tous les bandits. Paix entre vous! me voici de retour!

Pablo Yunqué avait mis à feu et à sang le couvent voisin; il revenait à temps pour empêcher une collision imminente.

— Qu'on arrête et qu'on désarme ces deux hommes ; dit-il en désignant tour à tour Zorrastron et son frère.

Ce commandement fut exécuté sur-le-champ et sans murmures. Les deux antagonistes eurent successivement une brève conférence avec le général qui apprit du toréador, qu'après un court engagement les cavaliers de Séville avaient pris la fuite et qu'on n'avait pu les atteindre tous.

Il importait de se mettre sur la défensive. Appelant alors quelques bas officiers de la troupe, le général prit les dispositions nécessaires. Il mit bonne garde à tous les postes, passa la revue de toutes les parties du château et rentra enfin suivi de son état-major, dans le patio qu'on avait eu le temps de disposer comme une sorte de tribunal. Une estrade était élevée à l'extrémité opposée à la porte, c'est là que le juge suprême alla s'asseoir.

Mais pendant la ronde militaire, le vieux marquis avait été porté dans le cabinet où se trouvaient déjà sa fille et

don Alvaro Barros ; Zaléa, dont la blessure n'avait rien de grave, s'était fait panser par une prisonnière compatissante. Il est inutile d'ajouter que les deux prévenus furent déposés dans deux étroites cellules dont on les fit sortir l'un après l'autre pour être entendus.

Yunqué les interrogea longuement, détourna les charges qui pesaient sur la jeune bohémienne en traitant d'enfantillages d'abord et puis de juste colère ce qu'on lui en disait. Il ne négligea rien pour bien s'éclairer sur les faits, les témoins étaient nombreux et ne cachèrent rien. Enfin il se leva, se découvrit et

prononça ce jugement remarquable :

— « En premier lieu, attendu que Zorrastron Emmanuel, capitaine supérieur de l'infanterie des Bartuleiros, s'est porté envers un prisonnier à des violences extrêmes, et qu'il a dépassé ses pouvoirs à cet égard ;

« Attendu qu'il a osé promettre à une jeune fille de notre parti, dans un but que nous n'avons point à apprécier, la délivrance de deux prisonniers réservés, si toutefois elle l'exigeait ;

« Attendu enfin qu'il a négligé ses devoirs de commandant provisoire du châ-

teau del Puntal, puisque la place n'était pas militairement gardée lors du retour du général;

« Ledit Zorrastron Emmanuel est condamné à être passé par les armes jusqu'à ce que mort s'ensuive. »

Un murmure d'une interprétation difficile se fit entendre à ces mots parmi les bandits; néanmoins personne n'interrompit Yunqué qui poursuivit en ces termes :

— « En second lieu, attendu que Diégo Tudilla, dit le toréador, capitaine supérieur de la cavalerie des Bartuléi-

ros, s'est rendu *coupable* d'une grave infraction envers la discipline en méconnaissant l'autorité d'un chef supérieur ;

« Attendu que rien ne saurait dégager un défenseur des droits du peuple et de la sainte Bartuleiria des serments d'obéissance qu'il a prêtés ;

« Attendu enfin que ledit Diégo Tudilla, par son opiniâtre résistance a failli entraîner une collision sanglante entre les serviteurs de notre cause commune ;

« Il est condamné à la dégradation complète, il sera exposé pendant trois heures au milieu de la cour principale

en sarreau de prisonnier, et passera ensuite quize jours consécutifs à la prison dure. Au bout de ce temps, il servira comme simple soldat à tel poste que lui désignera le général. »

La sévérité d'Yunqué envers son propre frère fit si bon effet parmi les insurgés que nul ne songea plus à prendre fait et cause pour Zorrastron.

La sentence était exécutoire sur-le-champ; mais Diégo prenant la parole réclama du général l'autorisation de ne subir sa peine qu'après avoir réglé ses affaires :

— Seigneur général, dit-il, la sentence qui me frappe ne m'enlève en rien mes droits sur les prisonniers qui m'appartiennent; j'ai passé la nuit à la poursuite des ennemis communs; en ne demandant pour toute grâce qu'un sursis de quelques heures, je ne crois pas abuser de votre clémence.

— Bartuleiros, dit alors Pablo, si nous accordons un sursis à l'un des deux coupables, l'autre y a un droit égal.

— Je ne veux pas attendre, cria Zorrastron furieux.

Mais la masse des insurgés ayant paru

favorable à la demande du toréador, le général ne tint aucun compte de l'interruption du féroce capitaine, qui fut laissé libre en apparence, mais gardé à vue dans les cours extérieures jusqu'à l'instant du supplice, c'est-à-dire jusqu'à midi.

Diégo Tudilla ne perdit pas de temps; on lui avait déjà remis la clé des fers de don Alvaro Barros. Il se tourna vers Zaléa qui, le bras en écharpe, s'était constamment tenue près de lui durant toute la procédure, pleine d'espoir d'abord et puis de terreur quand elle entendit le juge prononcer le terrible mot *coupable*.

— Soldat ou capitaine, murmura-t-elle, en respirant enfin lorsque le terrible Yunqué eut fini, — grand d'Espagne ou toréador, mon maître sera toujours mon bien-aimé. Quand il sera dans la prison dure, Zaléa ira l'y trouver; les gardes et les verroux ne m'arrêteront pas!

Le matador l'interrompit sans l'avoir entendue :

— Où est don Alvaro Barros? dit-il d'un ton menaçant.

— Mon Dieu! s'écria la bohémienne, encore une querelle! Oh! renoncez de grâce...

— Réponds, Zaléa, ou je m'adresse à un autre.

— Il est là ! dit la jeune fille résignée, en montrant de la main la porte gardée d'une chambre contiguë.

— Et Mariquita? demanda encore le toréador.

— Elle est avec lui, seigneur.

— Démonio ! fit le toréador, en courant vers la porte de la chambre où Zaléa pénétra en même temps que lui.

Un affreux spectacle frappa leurs regards quand ils entrèrent.

DÉFI.

VIII

Défi.

Le marquis del Puntal, brisé par la torture, avait été transporté dans la cellule. Il se trouvait étendu sur un grabat et souffrait des tourments inimaginables ; tous ses membres étaient plus ou moins blessés ; plusieurs fractures, des contusions sans nombre, des gonflements aux

jointures et des plaies saignantes à la tête et aux endroits où les cordes avaient porté le réduisaient à une immobilité absolue ; il gémissait péniblement. Mariquita, plus blanche qu'un linceul, le pansait.

Don Alvaro, les mains liées par une chaîne de fer, était assis sur un banc d'où il ne pouvait bouger.

Zaléa épuisée, à bout d'émotions, de luttes et de fatigues, se laissa tomber dans l'angle le plus obscur du cabinet; le dos appuyé contre la muraille, elle observait ce qui se passait maintenant.

Dona Mariquita leva sur le toréador

ses grands yeux noirs, et d'un ton plaintif :

— Diégo, dit-elle, vois comme tu nous a protégés !

— Ma mauvaise destinée, senorita, répliqua le matador consterné, a voulu que je fusse absent.

— Tu étais chef parmi ces bandits ! et ils t'ont dégradé ! poursuivit Mariquita d'un accent de mépris.

— Je donnerais mon âme à l'enfer pour racheter les tortures du marquis del Puntal ; mais au moins je puis dire

que c'est pour lui que j'ai encouru le châtiment qu'on m'inflige.

Don Alvaro Barros prit alors la parole :

— Tu n'as cependant pas renoncé à tes droits prétendus sur ma fiancée et sur moi. Que comptes-tu faire ? parle !

— Je viens, seigneur, dit le toréador, je viens ouvrir vos fers et vous défier à armes égales !

— Diégo ! reprit Mariquita vivement émue ; ils ont déjà torturé mon père, et tu voudrais frapper mon époux !

— Le seigneur Barros n'est pas encore votre époux, dit le toréador.

— Mais je l'aime! je l'aime! pitié! dit la jeune héritière.

Zaléa s'était traînée jusqu'auprès du grabat et suppliait le matador de renoncer à ses projets de vengeance.

— Mariquita! que demandez-vous? s'écria don Alvaros; je ne veux pas de grâce, je n'en dois pas accepter d'un tel homme; s'il m'ôte mes fers, il mérite que je combatte contre lui!..

Le vieillard, écrasé par la souffrance physique, ne prenait aucune part à cette

scène; il avait presque entièrement perdu connaissance; si quelques mots s'échappaient de ses lèvres, ces mots n'avaient aucun sens intelligible, à moins que se croyant encore entre les mains de ses bourreaux il prononçât avec effort: — Non! non! jamais!

Diégo qui voyait à ses pieds Mariquita tremblante, éperdue, belle de sa douleur, sentait son amour bouillonner dans son cœur comme la lave d'un volcan.

Zaléa l'observait et pleurait de honte.

Don Alvaro fier et sombre gardait maintenant le silence; il en avait assez

dit; il ne voulait rien devoir à un rival qu'il méprisait.

Onze heures sonnèrent.

— Maître dit Zaléa, vous n'avez plus qu'une heure de liberté. Daignez m'écouter un instant. Don Alvaro vous appartient, délivrez-le sans conditions, soyez noble et généreux envers un ennemi et un rival, rendez heureuse celle que vous aimez !

— Mais je l'aime ! dit le toréador.

— Sacrifiez donc votre haine, votre jalousie, votre colère, pour lui donner le bonheur.

— Encore une fois je l'aime! reprit Diégo dont Mariquita s'éloignait avec effroi.

— Et moi, s'écria la gitana, je vous aime aussi, Diégo, je vous aime comme une esclave soumise, comme une fille, comme une sœur dévouée; je vous aime comme une amante jalouse, j'oserai le dire tout haut à présent; et que de fois pourtant j'ai tenté de vous rendre favorable ma rivale Mariquita.

La noble héritière prit la main de la bohémienne et la serra, puis unissant ses prières à celles de la pauvre fille :

— Mon frère de lait, Diégo, dit-elle, croyez-la! Écoutez la voix de l'amour, écoutez la voix de l'honneur, soyez grand, soyez sublime... Je l'aime! poursuivit-elle en montrant don Alvaro.

Le toréador tremblait, hésitait, il était bouleversé, enfin il prit une petite clé et la tendit à Zaléa : — Va! dit-il.

La bohémienne ouvrit le cadenas de fer, les chaînes tombèrent; elle coupa ensuite les cordes.

Don Alvaro se leva et s'adressant au matador :

— Je n'accepte point une grâce, car je

n'ai commis aucun crime, mais je suis prêt à me mesurer contre vous.

— Non ! non ! Alvaro, s'écria Mariquita, ne cède point à l'orgueil ; ce qu'il vient de faire est vraiment digne d'un noble cœur ! N'oublie pas qu'il a arraché mon père de leurs mains.

— Par pitié pour moi ! dit Zaléa au cavalier.

Le toréador se contenta d'ajouter :

— J'ai fait tomber vos chaînes, seigneur Alvaro, et je sors avec mon épée. Le temps presse ! dans une heure je ne serai plus libre. Sachez que je me tien-

drai dans la cour extérieure au pied des remparts. Vous êtes maître de vous mesurer contre un rival. Voyez, Mariquita, jusqu'où va mon amour pour vous!

A ces mots, le toréador dans un état de trouble inexprimable sortit lentement de la chambre; les deux jeunes filles retinrent don Alvaro qui voulait le suivre.

— Vous n'irez pas à ce rendez-vous, ô mon fiancé! disait Mariquita.

— Seigneur! reprenait la bohémienne, il a cédé à nos prières en vous délivrant sans conditions; envoyez-moi lui porter des paroles de paix et de remerciements.

— Je ne m'abaisserai point jusqu'à recevoir un bienfait d'un bandit, d'un histrion! dit le gentilhomme, je consens à me battre; c'est déjà beaucoup.

Mais Mariquita pleurait, elle montrait son vieux père, elle demandait au cavalier quel serait son appui si le marquis succombait. Son amour et ses craintes la rendaient éloquente, et le temps avançait toujours.

Onze heures et demie sonnèrent.

Alvaro ceignit une épée, il fit un pas pour sortir, Mariquita et la bohémienne se placèrent devant la porte.

— Vous n'irez pas ! vous n'irez pas ! ou vous nous foulerez aux pieds.

— Non ! non ! ne me retenez plus ! je vous en conjure, il y va de mon honneur de gentilhomme, je veux ce combat, maintenant, je le veux !

. . . .

— Aux armes ! Bartuleiros ! cria dans ce moment la voix formidable de Pablo Yunqué, le général de l'insurrection.

Les sentinelles venaient de prévenir qu'une troupe de gens armés paraissait sur la route de Séville.

Aux tumultueux ébats des brigands

qui se livraient à tous les excès dans l'intérieur du château succéda un effroyable bruit de pas et d'armes heurtées. La forteresse se mettait sur la défensive.

Zaléa dit à la fille du marquis :

— Un duel est désormais impossible, sénorita ; voici qu'une terrible mêlée va sans doute avoir lieu. Essayez à la faveur du désordre de sortir par une poterne ; je tâcherai, moi, de délivrer vos domestiques, afin qu'ils puissent vous aider à emporter le marquis.

Mariquita la remercia d'un ton pénétré de reconnaissance.

Or, midi n'ayant pas encore sonné, le général donna l'ordre d'attacher Zorrastron à un arbre de la cour principale ; le toréador se rendit auprès de son frère.

SIÈGE ET SORTIE.

IX

Siège et sortie.

Diégo et sa cavalerie n'ayant pu empêcher que les autorités de Séville ne fussent instruites de ce qui se passait au Puntal, la consternation s'était aussitôt répandue dans la ville. Le tocsin fut sonné par l'immense cloche de la Giralda ; tous les citoyens coururent aux

armes; les régidores et le commandant en second des milices avaient organisé la défense; des canons étaient braqués à toutes les issues de la ville, le haut et le bas du Guadalquivir étaient gardés sur l'une et l'autre rive; des patrouilles parcouraient les rues pour maintenir la populace dans l'ordre.

Quand on eut ainsi pourvu à la défense de la cité, il fut unanimement décidé par les notables qu'une colonne expéditionnaire composée de la moitié de la garnison, des chasseurs de campagne ou miquelets qui sont les gendarmes du pays, et enfin des hommes de bonne

volonté, partirait avec de l'artillerie pour aller reprendre le château del Puntal.

Il n'était pas de famille un peu considérable par son rang qui n'eût quelqu'un de ses membres parmi les conviés aux noces de dona Mariquita, présentement prisonniers des bandits. Une troupe de volontaires délibérés se composa de parents, des amis et des *clients des patriciens!* détenus par les Bartuleiros, pour nous servir d'une expression romaine qui a un sens en tous pays. Qu'on nous montre un homme riche sans *clients!*

La cohorte se mit en marche vers huit heures du matin, à onze elle était en vue du château, à onze heures et demie elle avait pris ses positions, cernait la place et coupait toutes les avenues.

Le drapeau noir à tête de taureau rouge flottait sur la plus haute des tourelles. Les bandits étaient en nombre bien suffisant pour résister à une attaque. Dans la campagne peu boisée autour de l'habitation, les moissons étant achevées, on avait la vue des moindres mouvements des nouveaux assiégeants qui s'approchaient.

Yunqué n'était pas sans inquiétude.

Zorrastron lui manquait : Diégo, bien qu'il ne fût pas encore publiquement dégradé, ne pouvait plus en fait exercer aucune autorité ; les plus rudes brigands étaient mécontents de la condamnation à mort du capitaine ; une foule d'autres, ivres ou épuisés de débauches, gisaient çà et là sans mouvement. Cependant Pablo dit au Matador :

— Tu as compris, Diégo, pourquoi j'ai fait acte de sévérité envers toi.

— Oui, frère, répliqua le toréador ; je t'approuvais intérieurement.

— Zorrastron était un scélérat qui

nous eût assassinés au premier jour pour s'emparer du commandement; il ternissait l'éclat de notre cause par ses cruautés et son avidité de pillage.

— Pour s'en débarrasser l'on ne pouvait mieux faire que ce que tu as fait.

— Mais il fallait se montrer impartial, j'ai dû te punir.

— Frère, ne doute point de moi, dit le toréador.

— Je voulais seulement savoir si tu ne me reprochais rien.

— Rien, Pablo, rien. Tout-à-l'heure

je serai sur la brèche, et s'il faut y mourir, j'y mourrai!

Les deux frères ne s'embrassèrent pas, ils ne se serrèrent même point la main, de crainte de donner quelque ombrage à leurs farouches compagnons. Diégo avait déjà dépouillé ses marques du commandement; il eut l'air d'avoir reçu du général un poste particulier, s'arma d'une longue carabine et se joignit à une troupe de bartuleiros qui devaient défendre la tour du nord.

Toutes les issues étaient gardées. Yunqué ne perdait pas de vue Zorrastron, toujours attaché à son arbre, et

qui demandait l'exécution immédiate de la sentence ou sa liberté : car midi sonna enfin. Mais les hurlements du bandit furent étouffés par les détonations de la fusillade et de l'artillerie.

Les Sévillais, jugeant bien que les prisonniers n'étaient pas dans les tourelles pleines d'insurgés, battaient en brèche les points principaux et démantelaient ainsi la place ; les tours tombèrent successivement en écrasant une foule de bartuleiros ; la terreur s'empara des autres, les gardes de Zorrastron furent du nombre, ils abandonnèrent leurs postes. Une sortie en armes

fut décrétée par acclamations.

Pablo Yunqué se vit obligé de céder au vœu général, et au moment où il marchait à la tête des siens pour gagner la campagne, un des vieux forcenés de la bande courut couper les liens de Zorrastron qui ne poussa pas un cri, ne dit pas un mot, saisit un sabre et parut hésiter un instant.

Don Alvaro Barros cependant était libre dans la chambre voisine du patio intérieur, la sentinelle avait reçu la consigne de le laisser sortir s'il le voulait; il attendit quelque temps Zaléa, puis il

alla voir ce qui se passait : les insurgés alors tenaient encore.

Enfin la bohémienne reparut :

— Toutes les poternes, dit-elle, sont gardées, je n'ai pas même pu délivrer les domestique du marquis ; mais voici toutes les doubles clés que le majordome vient de me remettre. Le brave homme n'était pas emprisonné, car il fournissait des vivres et du vin aux bartuleiros. Si, comme je le crains, les Tudilla sont obligés d'évacuer la place, ces clés, seigneur Barros, vous serviront à rendre la liberté à tous les hôtes du marquis.

Lorsqu'elle eut dit, la bohémienne sortit en courant pour aller, selon son usage, se placer auprès de Diégo qui se battait maintenant comme un lion. Plus tard, lorsque les bartuleiros se décidèrent à gagner les champs, la gitana s'attacha aux pas du toréador.

Don Alvaro Barros, aidé par l'honnête majordome, eut bientôt ouvert les cachots des invités et des domestiques ; en remontant, il vit Zorrastron et son complice sortir à la dérobée à travers les débris d'une tourelle opposée à la brèche que les bartuleiros avaient choisie pour s'enfuir.

— Messeigneurs, dit-il à quelques cavaliers, emparons-nous au moins de ces deux hommes, les plus criminels de tous les assassins.

Les gentilshommes ne se firent pas répéter cette invitation, ils suivirent avec ardeur don Alvaro qui le premier fit feu sur Zorrastron.

Le cruel bandit opposa une résistance extraordinaire ; mais enfin, désarmé par le fiancé, il fut entouré de toutes parts et rapporté pieds et poings liés dans cette même cour où il avait déjà attendu le dernier supplice.

Les bartuleiros, décimés par l'artillerie, cernés par une troupe trois fois plus nombreuse que la leur, et voyant surgir sans cesse de nouveaux ennemis, firent en vain des prodiges de valeur, les gorges de la Sierra leur manquaient.

Pablo Tudilla, dit Yunqué le général, Diégo le toréador, son frère, tous deux couverts de blessures, vingt-cinq autres bandits et la fidèle Zaléa, qui n'avait pas quitté son maître, furent faits prisonniers et renfermés le soir même dans les cachots de Triana.

Zorrastron, enchaîné comme une bête

féroce, y fut aussi conduit par les miquelets.

LA JUSTICE DU ROI.

X

La Justice du roi.

A la requête de don Alvaro Barros, on rendit la liberté à Zaléa dès le lendemain matin, car il était constant que la jeune fille n'avait jamais fait usage de ses armes que pour détourner les coups dirigés sur son maître et seigneur Diégo le toréador. D'un autre côté, sa conduite

envers les invités prisonniers dont elle avait été l'ange protecteur, son dévoûment au vieux marquis, sa blessure, les dangers qu'elle avait courus en bravant Zorrastron, furent pris en considération; Zaléa devint l'objet des louanges populaires. Par faveur spéciale, elle reçut l'autorisation d'aller revoir les Tudillas dans leur cachot, où elle passait la journée avec eux, toujours bonne, attentionnée, aimante, prête à tous les sacrifices.

Si le toréador parlait de sa mort prochaine, la pauvre enfant pleurait; elle souriait à la moindre espérance, elle

s'efforçait de distraire les infortunés captifs par ses chansons et ses propos.

Triste, mais résignée, si le matador parlait de son amour pour Mariquita dont elle lui apportait régulièrement des nouvelles, la gitanita n'ouvrait jamais la bouche de ce qu'elle avait osé déclarer avec tant de chaleur, quand elle suppliait le matador de délivrer don Alvaro.

La famille del Puntal était à Séville, le marquis y avait été porté en litière, les gens de l'art le soignaient, on conservait peu d'espoir de le sauver. On conçoit qu'en ces tristes conjonctures

le mariage des fiancés dût être ajourné indéfiniment.

Zaléa n'ayant plus d'asile en trouva naturellement un dans la maison du marquis.

Don Alvaro Barros la traitait avec bonté; mais quoi qu'elle eût fait lors des évènements qui avaient ensanglanté le Puntal, elle ne lui pardonnait pas d'être la cause première des erreurs et des infortunes du toréador. C'était toujours la même lutte de passions et de dévoûments contradictoires dans le cœur de la gitanita. Elle aurait désiré que la main de la noble héritière fût à jamais

engagée, et comme elle voulait Mariquita heureuse, comme Mariquita aimait don Alvaro, Zaléa se surprenait à faire des vœux pour une union dont la pensée était encore le plus cruel tourment de Diégo Tudilla.

A Séville, les hidalgos et la bourgeoisie étaient sans pitié pour les rebelles; cependant ce qu'il y avait de romanesque dans l'histoire du matador lui rendait assez favorables quelques hommes et toutes les femmes, même celles de haut parage. L'amour sera toujours une circonstance atténuante aux yeux des premiers, une excuse souve-

raine auprès des secondes.

A Madrid, on fit beaucoup de bruit de l'aventure ; le roi Philippe IV voulut témoigner sa sympathie à son vieux serviteur le marquis del Puntal en lui octroyant le titre de commissaire royal extraordinaire touchant l'affaire des bartuleiros. De grands priviléges étaient attachés à cette charge provisoire ; le bruit courut même que le commandant général des milices avait des pouvoirs assez étendus pour user du droit de grâce envers ceux des insurgés qui lui paraîtraient dignes de clémence.

Zaléa se mit en prières avec plus de

ferveur que jamais, afin d'obtenir du ciel le rétablissement du vieillard.

La justice du roi n'est pas prompte comme celle des bandits. Deux mois s'écoulèrent en procédures. Pendant ces deux mois, une crise inespérée sauva le marquis del Puntal qui pouvait se traîner à l'aide de béquilles lorsque parut enfin le grand jour du prononcé de la sentence.

Toutes les hôtelleries de la ville regorgeaient d'étrangers ; on était venu de Cadix, de Grenade et même de Madrid pour suivre les débats d'un procès où chaque interrogatoire révélait des faits

dramatiques du plus puissant intérêt.

Dona Mariquita del Puntal, quand elle fut appelée en témoignage, détourna de dessus la tête du toréador une foule de charges accablantes.

Zaléa-la-Rousse fut sublime. Inspirée par un amour qui s'était accru de toutes les terreurs de ces derniers temps et de tous les dangers courus par son maître, elle trouva dans son cœur des paroles qui émurent l'auditoire.

Le toréador en fut pénétré; lè soir, au retour dans la prison, il prit la main de la gitanita :

— Pauvre enfant, murmura-t-il, tu m'aimes trop pour ton bonheur!

Il y avait encore dans ces paroles dites avec effusion un souvenir vivace de Mariquita ; la fidèle Bohémienne fondit en larmes :

— Il ne m'aimera jamais! jamais! s'écria-t-elle.

— Zaléa, ma fille chérie, tu as en moi le père le plus tendre.

Les pleurs de la Gitanita redoublèrent: mais ensuite voyant qu'elle attristait le prisonnier, elle fit un effort, cacha sa douleur sous un sourire et sortit un ins-

tant après, afin de s'y abandonner sans contrainte.

La populace, qui dans tous les pays, conserve avec une sorte de vénération les noms des Mandrin, des Cartouche, des Schwartz-Peter et des Fra-Diavolo, était généralement favorable aux bartuleiros, qui pendant l'insurrection se disaient les défenseurs de la cause populaire.

On savait que de vieux soldats justement irrités avaient été le noyau de la bande; les atrocités de Zorrastron n'infirmaient en rien cette opinion, puisque le chef de l'insurrection voulait le punir

de mort. Aussi, le jour du jugement, une multitude immense accourue de toutes les parties de la province, remplissait les rues de Séville, et les abords du palais de justice étaient obstrués, lorsqu'enfin le président du tribunal donna lecture de la sentence qui condamnait Zorrastron et ses principaux camarades à être roués vifs.

Pablo Tudilla dit Yunqué, en sa qualité de chef de la conspiration, devait avoir la tête tranchée.

Les moins coupables, et entre autres Diégo Tudilla, furent traités avec indul-

gence et seulement condamnés à être pendus.

L'arrêt passa de bouche en bouche ; le peuple s'en émut profondément ; on entendit des voix qui demandaient grâce pour le toréador.

Zaléa s'évanouit dans les bras de Mariquita. Celle-ci ne put s'empêcher de verser des larmes : Alvaro Barros fut vivement touché.

Le jeune officier avait pardonné à Diégo des crimes causés par l'ardent amour de Mariquita.

L'exécution devait avoir lieu le lende-

main en présence de tous les hauts dignitaires de la province, sur la grande place où dix ans auparavant la famille de Franchipargo avait été mise à mort, sur l'endroit même où le toréador avait recueilli la petite Bohémienne.

Dans les faubourgs et surtout à Triana, la populace murmurait et grondait sourdement. Il ne faut pas oublier que Diégo était son idole, qu'elle l'avait porté en triomphe, qu'elle l'avait applaudi cent fois sur l'arène.

Lorsqu'un homme dont la gloire est véritablement comprise par les gens de la dernière classe doit être sacrifié aux

lois, les lois elles-mêmes cessent d'être respectées. Qu'un savant au moment d'accomplir une découverte utile à l'humanité expire sur l'échafaud, le peuple passera froid devant ses restes ; mais il ne souffre pas sans résistance qu'on lui brise son jouet favori, qu'on lui enlève son héros, son comédien, son bouffon ou son toréador.

La garnison fut mise sous les armes; les miliciens firent des patrouilles durant la nuit, et les abords de la prison furent étroitement gardés.

L'on refusa même à Zaléa la permission d'aller revoir son maître une der-

nière fois. Elle eut beau pleurer et prier, elle fut impitoyablement repoussée.

Sur les entrefaites, d'une des hôtelleries principales sortit une troupe d'étrangers à la tête desquels marchait un personnage dont il a été question au début de ce récit : c'était Matéo le vieux toréador.

LE SUPPLICE.

XI

Le Supplice.

Le vieux Matéo arrivait de Madrid exprès pour solliciter en faveur de son successeur à la royauté de l'arène. Tous les membres de la députation étaient également des matadores renommés dans leur art. Ils pénétrèrent dans le

patio du marquis del Puntal et demandèrent à lui être présentés.

Alors Matéo prit la parole, et, faisant valoir les titres glorieux de Diégo Tudilla, il dit qu'on ne pouvait suspendre à un gibet ignominieux un homme d'un pareil talent ; il passa en revue tous les exploits tauromachiques du condamné, et demanda au moins un sursis afin que le roi Philippe IV, digne appréciateur du vrai mérite, put commuer la peine.

— Seigneurs toréadores, répondit le marquis, il faut que la justice de Sa Majesté ait son cours. A vous ni à personne, il n'appartient de soustraire un

coupable au châtiment qu'il a mérité.

Matéo insista longtemps, le marquis fut inflexible.

Après les toréadores vint Mariquita; la jeune fille suppliait son père de ne pas oublier quels services Diégo Tudilla lui avait rendus :

— Vous lui devez la vie, mon père, dit-elle en finissant.

— Je la dois autant à son frère, qui, grâce à moi, ne sera pas roué vif comme Zorrastron, mais décapité comme un hidalgo ; je la dois bien plus encore à Zaléa la Rousse.

Il achevait à peine que la gitanita échevelée entra tout-à-coup, et vint lui baiser les pieds en poussant des cris affreux ; elle n'avait plus l'usage de la parole, elle ne pouvait même prononcer des mots entrecoupés, sa voix n'était que sanglots, sanglots déchirants, qui faisaient frissonner tous les gens de la maison. Ses yeux pleins de larmes fixaient le marquis et l'interrogeaient ; mais la figure du vieillard restait impassible.

Fatigué de tant d'insistance, car don Alvaro Barros avait aussi très chaudement plaidé en faveur du toréador ;

à bout de refus calmes et sévères, l'inflexible hidalgo se fit rapporter dans sa chambre, et défendit que sous aucun prétexte, on vint y troubler son repos.

Pablo Tudilla et son frère le toréador passèrent la nuit à s'encourager mutuellement.

Le premier parlait en chef qui ne se serait armé que pour une cause magnanime; l'ancien sergent se faisait illusion, il ne s'était jamais cru chef de brigands; les bartuleiros à ses yeux étaient des libérateurs vaincus et non des coupe-jarrets justement punis.

Bien que le matador ne partageât point cette conviction, il trouvait dans son cœur mille excuses à sa conduite, et dans sa conduite même mille circonstances qui atténuaient ses fautes. Autant qu'il avait dépendu de lui, il s'était opposé aux massacres et aux crimes inutiles. Sa résistance à Zorrastron en témoignait assez.

Il dormit quelques heures vers le matin et rêva que Mariquita le sauvait; puis, quand il voulut baiser la main de sa libératrice, ce fut la main de Zaléa qu'il tenait étroitement serrée.

Un mouvement de dépit le réveilla en

sursaut ; il vit alors Pablo, son frère, agenouillé dans l'angle de la prison et implorant du ciel un pardon qu'il n'espérait plus obtenir des hommes.

L'heure de l'exécution arriva enfin.

Les bartuleiros, enchaînés deux à deux marchaient au milieu d'une haie de soldats ; une compagnie de miquelets ouvrait le cortège que fermait un escadron de carabiniers à cheval.

On avait à dessein fait connaître au peuple que toutes les armes étaient chargées.

Cependant des clameurs séditieuses

commençaient à se faire entendre. L'autorité dut faire preuve d'énergie pour réprimer quelques désordres partiels.

Une fois sur la place, les troupes se formèrent en bataille ; les condamnés entendirent pour la seconde fois la lecture de leur arrêt emphatiquement gonflé à l'espagnole des termes le plus horriblement sonores.

Zorrastron était pâle, mais il portait encore le front haut ; il laissait tomber des regards de haine impuissante sur les frères Tudilla.

Ceux-ci se tenaient par la main ; ils faisaient face aux dignitaires de la ville

et de la province, assis sous une tente exhaussée d'où l'on dominait la multitude.

Le marquis del Puntal fut porté en litière jusqu'au fauteuil qui lui était réservé en sa double qualité de commandant-général des milices et de commissaire du roi.

Bientôt le supplice commença.

Zorrastron fut attaché sur la roue, les bourreaux, à coups de barres de fèr, lui brisèrent successivement les quatre membres; le bandit poussait des hurlements effroyables.

Nous ne prolongerons pas l'affreuse description de cette première scène, qui fut suivie de plusieurs autres non moins hideuses. Il faut dire à présent qu'une jeune fille éperdue s'était fait jour jusqu'au siége du marquis; — on a reconnu Zaléa.

Le vieil hidalgo, pour toute grâce, lui accorda de s'approcher encore des frères Tudilla; elle prit la main du toréador et la baigna de ses larmes.

Diégo ne s'opposa point à ses démonstrations, il sourit même avec tristesse à l'infortunée qu'il appelait sa fille, mais

Pablo devait périr le premier, et il reporta ses regards sur Pablo.

Les gardes détachèrent les chaînes qui les liaient ensemble ; les deux Tudilla se donnèrent un dernier baiser.

— Grâce ! grâce pour eux ! cria la multitude touchée de ces adieux fraternels.

Les capitaines et les alférez firent serrer les rangs des soldats et armer les fusils. Le peuple se tut, et le bruit sourd d'une hache sur le billot résonna distinctement.

Pablo Tudilla, le fameux Yunqué avait cessé de vivre.

Diégo baissa la tête, des larmes roulaient dans ses yeux ; Zaléa lui baisait les mains, il ne s'en apercevait plus.

Les exécuteurs des hautes œuvres saisirent alors les bandits de second ordre, qui furent accrochés aux potences.

Le toréador, à son tour, l'homme populaire, eut la corde passée au col.

Zaléa fut repoussée par les bourreaux et jeta un cri aigu.

La populace irritée répondit à ce cri de détresse par de nouvelles clameurs :

— Grâce ! criait-elle, grâce pour Diégo le Toréador !

— En joue ! commanda l'officier supérieur chargé de faire agir la garnison.

Un silence funèbre régna de nouveau sur la place, et l'on n'entendit plus que les sanglots étouffés de la jeune bohémienne.

80
24
320
160
1920